



Bibliothèque Nationale du Québec

Hennings de
Paulsen

Subst. Skuffe
sept 1803 - 3-

#433360

CLAUDE PAYSAN

—
NOTES ET IMPRESSIONS

DE

CHEZ NOUS

844.99

P296 M

Éy. 2

(8)



QUEBEC
LEGER BROUSSEAU
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
13, RUE BUADE

—
1903

FC

2917.4

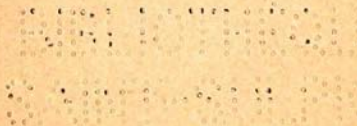
L48

1903

AMIS LECTEURS
DE
PARIS-CANADA

Des bords aimés du St-Laurent, aux rives fleuries de la Seine, envollez vous feuillets épars, sur lesquels j'ai noté mes fugitives impressions de par chez nous. "Idylles de choses vécues ou j'ai mis le meilleur de moi-même ; puissiez-vous, emportées vers de nouveaux horizons, rappeler aux cousins d'outre-mer les liens de parenté qui existent entre les gens de "par ici" et ceux de par "chez-vous" : formant une "patrie d'âmes".

Le Drapeau Canadien



LE DRAPEAU CANADIEN!

O drapeaux du passé, si beaux
[dans les histoires.

Drapeaux de nos aïeux et de
[toutes nos gloires

Notre drapeau canadien : fleurdelisé, aux armes de la province, avec son immortelle devise, “*Je me souviens,*” inscrite en lettres d’or, au bas du symbolique et légendaire écusson, je le vis pour la première fois hisser sur une des tours du Parlement ; flotter gaillardement sous la brise

laurentienne, lors de la visite et royale réception du Duc et de la duchesse d'York et Cornouailles, à Québec.

En cette circonstance mémorable et loyale démonstration, à la vue de ce beau drapeau blanc, blasoné d'or, au sceau provincial, une forte et indicible émotion s'empara de tout mon être, mes yeux s'emplirent d'eau,—je revis toute une épopée de gloire :

*O Canada, terre de nos aïeux,
Ton histoire est une épopée !*

Au seuil de ce XXe siècle, en voyant le drapeau Provincial arboré :—“ Sans peur et sans reproches,” “francs et sans dol,” “vaincu fors l'honneur,” sur le bastion du Parlement, rempart de nos droits constitutionnels ; les

videntiels événements économiques et sociaux, d'où est née et s'affirme au grand jour la nationalité canadienne.

“ Quoiqu'on en dise, ce grand mot de nationalité, remarque un philosophe, n'est pas un fruit artificiel, c'est un don de Dieu ; personne ne peut l'acquérir, et il est impossible de le perdre ! ”

Au déploiement de nos couleurs nationales, inconsciemment, je remontai le cours des temps.

Alors j'assistai à l'ère des premières découvertes d'Amérique ; je me figurai, l'admiration enthousiaste des Européens, arrivant dans nos parages enchanteurs ; je me représentai facilement la frayeur des indigènes, à

la vue de ces vaisseaux à voiles, véritables monstres marins, vomissant le fer et le feu, reveillant à coups de canons, les échos endormis de ces vastes solitudes. Enfin, cette sublime et grandiose prise de possession, d'une terre vierge encore du sang des martyrs en plantant la croix au nom du Roi de France !

Désormais, devant ces découvreurs de mondes, ces civilisateurs et colonisateurs de territoires nouveaux acquis et conquis au nom d'un François Ier, deux ennemis séculaires, se dressaient et barraient le chemin, à la civilisation chrétienne qui s'emplantait sur ces bords inexplorés : L'Indien et la forêt.

Or, à cette double croisade régénératrice d'un nouvel hémis-

phère, terrifiante et gigantesque entreprise humanitaire; à cette mission providentielle, allaient s'aguerrir les hautes qualités militaires et administratives, de ces hardis découvreurs, intrépides marins, capitaines et chevaliers, briseurs de lances dans des tournois ou dans des combats corps à corps dans les rangs pressés des vieilles armées d'Europe.

En effet, ce n'était plus le preux, le guerrier bardé de fer, ni une porte de ville ou donjon à escalader, à prendre d'assaut; mais un ennemi invisible, rampant, profitant des moindres accidents de terrains, usant de tous les trucs que pouvaient leur suggérer la nature et l'instinct de conservation; c'était la forêt séculaire se dressant dans toute sa

sombreuse majesté, vierge encore de la hache et de la cognée tranchante.

J'assistai (1608) à la fondation de Québec, par l'immortel Champlain, à qui la postérité canadienne reconnaissante, vient d'élever un splendide et artistique monument, sur l'emplacement même du vieux fort, St-Louis. Du haut de cette falaise à peine déblayée, se dressait le château-fort, derrière le rempart daquel se retranchait l'illustre fondateur, contre les incursions des sauvages.

Les premiers tracés d'une ville faits, les premiers fondements jetés, Frontenac: cet homme de caractère, prend en main la direction des affaires et des intérêts de la Nouvelle France, que

partage avec lui, au point de vue religieux, Mgr. de Montmorency Laval. L'intendant Talon, de son côté introduit au pays un système de progrès agricole, dans une région, de climat, de site et d'avenir essentiellement agronome.

Avec la prise de Québec par les frères Kertk, commence une longue série de guerres, de combats et de luttes sanglantes, entre Français et Anglais, pour la suprématie d'une des deux valeureuses nations, sur ce continent d'Amérique du Nord, ces quelques arpents de neige, qui ont nom le Canada ! Ce sont les " Gestes de l'épée ! "

Puis viennent les jours sombres, d'un pays, d'un peuple né d'hier, tombant aux mains des

vainqueurs, passant aux mains de l'ennemi séculaire. Désormais, le drapeau d'Albion supplante la loque glorieuse fleurdelisée, dont la rampe brisée, tombée dans le fleuve, s'en va à la dérive, entraînée par le cour des événements Providentiels.

Sous le coups de cette rude épreuve, dénouement grandiose de ce drame heroïque du berceau de la Nouvelle-France ; si quelque nobles émigrèrent, fort heureusement pour nous, le gros de la nation: citoyens et notables, firent courageusement face à la situation, au problème économique et social de leur conservation comme race.

A ce sentiment passager de désespoir, succède l'espoir de *survivance*, sous l'égide de la li-

berté qu'arbore le nouveau drapeau audessus de la fière citadelle, protégeant les droits et les intérêts de tous les sujets de Sa Majesté le roi d'Angleterre. C'est l' "Alleluia sicut dixit !"

"L'Acte de Québec" abolit la férule militaire et sert d'étendard à la lute politique entre les descendants de Français et les nouveaux potentats du Gouvernement. Lutte, non moins héroïque et méritoire, longue, patiente et acharnée de deux parties politiques; où se distinguèrent des rivaux de hautes tailles et géniales capacités; où se recrutèrent nos plus grandes gloires, défenseurs de la patrie menacée dans sa foi, sa langue, et ses droits ;

Certe, on peut dire qu'à cet instant suprême de vie ou de

mort constitutionnelle, la nationalité canadienne *s'affirma*, par la voix de ces chefs, noblement et énergiquement ; qu'elle eut l'insigne bonheur de voir ces justes revendications sanctionnées par le Parlement anglais.

De même que les Canadiens, ces natifs, ces *coureurs* des bois, avaient rendu des services signalés de bravoure et d'intrépidité, aux régiments français, dans leurs expéditions contre les sauvages, dont ils connaissaient la façon de guerroyer ; de même aussi, les milices canadiennes, sous le nouveau régime, après s'être couvertes de gloire sous Montcalm, puis sous Levis à Carillon, forcèrent encore la victoire à leur sourire, à Chatauguay, sous les ordres du héros

Salaberry. Cet exploit nous mérita les faveurs constantes de l'Angleterre et de ses ministres.

Avec la gloire militaire, marcha de pair en ces temps difficiles de notre existence comme peuple: le dévouement non moins héroïque, la conduite éclairée, ferme et loyale de notre clergé, dont Mgr DuPlessis est une des plus belles et dignes figures.

On ne doute pas un pays d'une constitution nouvelle, non sans quelques frottements ; et les événements de 37-38 sont là pour le prouver. Si crime il y eut de s'être révoltés, Lord Brougham réfuta éloquemment cette accusation de lèse Majesté devant le parlement anglais. Nous étions *vengés* par une voix généreuse et non intéressée. Opinion lé-

gitime que devaient, à l'unisson, soutenir : un Elgin, un Dufferin, un Landsdowne, ces illustres personnalités de la diplomatie anglaise.

Enfin après l'Union du Haut et du Bas Canada, vint la Confédération, et notre pays, grâce à une ère de paix et de tranquillité, marche à pas de géant dans la voie du progrès.

Quelques nuages de temps en temps s'amoncellent à l'horizon politique, mais cette Constitution, sage, modérée qu'inaugurent les Pères de la Confédération à Ottawa et à Québec, maintient dans les règles de l'honneur et du droit constitutionnel, ce beau Canada ; dont l'un d'eux, Cartier, en des vers patriotiques, chanta les immortelles destinées !

Voilà pourquoi j'étais si ému
en voyant flotter pour la première fois :

Le drapeau Canadien, si beau
dans l'Histoire !

Vive la Patrie : Vive le Canada :
15 nov. 1901.

VISIONS KEBECQUOISES

Kébec, la ville ancienne, m'est apparu, à cette heure de silence et de mystère, où les lueurs blanchâtres de l'aurore chassent devant elles, les ombres d'une trop longue nuit. De derrière les hauteurs boisées de Lévis, l'astre du jour, flamboyait à son levant. A la faveur de cette demie-clareté de l'aube naissante une teinte bleuâtre enveloppait toutes choses d'un

voile transparent, dérochant à nos yeux la réalité objective. Les glaces mobiles, faisaient taches d'huile, sur les eaux calmes du fleuve géant, qui roule à l'Océan les débris épars des "bordages" de nos rives laurentiennes.

Une autre fois, elle m'est apparue, par une matinée brumeuse et neigeuse, comme le rêve trouble que l'aube nous apporte, après une nuit de fièvre et sans sommeil.

En grelottant au fond de ma *carriole*, dont les *cahots* me ramenaient sans trêve au sens de la brusque réalité. Je voyais se dérouler devant moi, la vision grise des rues étroites, toutes en côtes, vieilles places, celles du "Rond de Chêne" de la Basilique noyées dans un brouillard

de grésil. Il pouvait être huit heures, et déjà quelques petites personnes trottinaient légèrement, s'en allant à l'ouvrage, collet de fourrures montés et jupes relevées comme des oiseaux effarouchés à qui on aurait taillé les ailes. Elles sont mignonnes et pimpantes nos gentilles *québecquoises* !

* * *

Kébec me saisissait par la grandeur : la majesté imposante de son site incomparable, l'escarpement redoutable de son cap Diamant, surnommé le Gibraltar d'Amérique. A droite et à gauche, des fantômes à la silhouette connue, surgissaient dans le ciel de plomb, pareils à ces noms fameux de l'histoire dont le souvenir se dresse très haut pardes-

sus les choses oubliées.

C'étaient les deux tours de Notre-Dame, de l'antique Basilique, massive et bien proportionnées, style *Renaissance*, sur une terre régénératrice.

C'était la croix dorée du clocheton de l'Université Laval qui, depuis cinquante ans bientôt prend le ciel à témoin de l'orthodoxie de son enseignement religieux, scientifique et artistique : semence féconde et salubre dans les jeunes âmes canadiennes qu'elle prépare à un brillant avenir.

C'était la flèche du clocher de l'église de Notre-Dame des Victoires, piquant les nuages d'un jet aigu de prière. C'était l'immortel Champlain saluant impassible, l'été comme l'hiver, la

postérité oublieuse de la légendaire hospitalité, qu'il lui tend aux portes de sa ville, sous les lambris dorés du Château Frontenac; dont les tourelles à aigrettes, les donjons crénelés s'harmonisent, cadrent bien avec les lignes sévères des constructions moyenageuses "

C'était la tour centrale du Palais Législatif, notre parlement Provincial, style " Renaissance française XIIe siècle " dont le plan conçu par un architecte canadien, M. E. Taché, un artiste et un éclectique d'un rare talent; de la réalisation et construction duquel date *officiellement* notre immortelle devise " je me souviens " !

De sur la terrasse, rendez-vous idéal des promeneurs en quête

d'air et d'horizon, j'aperçois le monument de Wolfe et Montcalm, obélisque de pierre grise, sublime apothéose guerrière de ces deux généraux, deux héroïques défenseurs que Dame Renommée a unis dans une mort glorieuse.

C'étaient les vieilles portes militaires de la ville, de ce vieux Québec toujours en *état de siège*, retranchée derrière sa fameuse porte St-Jean. Hélas ces reliques précieuses du passé, ont dû crouler, faire place à d'autres, aux formes plus modernes et plus belles, moins originales dans leur plan de "*renouveau*" martial.

C'étaient enfin d'autres apparitions grandioses, qu'un ancien aurait reconnues ; des

édifices à toits français, aux murs décrépis, tombant en ruine ; c'est la bonne pierre grise cimentée pour des siècles qui fait place à la brique américaine. Devant le modernisme hatif et prosaïque qui nous envahit ; ces édifices, chères constructions d'un autre âge d'idéal, de poésie, d'héroïsme et de vie aimable ; me faisait penser à des seigneurs entourés, chacun dans son domaine, d'une foule respectueuse de pignons bourgeois, qui les protègent encore de leurs antiques murailles et de leur ombre architecturale.

C'est ainsi qu'à travers la déchirure symbolique de la mémoire préhistorique m'apparaissent : le palais de l'Intendant, le couvent des Pères Récollets,

l'église et le collège des Jésuites, le couvent des Ursuliues (1642) la vieille place de la Cathédrale en 1760—avec son marché à proximité—son lieu de parades militaires, ses charettes chargées de victuailles, qui la traversent en tous sens ; en un mot c'était le centre de la ville *ancienne*—

Mais chaque milieu social et sociable a sa *légende*—son roman—Québec a celle du " Chien d'Or ", une énigme de vengeance humaine : " Je morderai celui qui m'aura mordu !" Gare à vous Philibert, qui insultez à ces mânes vénérables, qui gisent sous la pierre poudreuse, sous les dalles de ces monuments. Son histoire d'amour, sa "*fleurette*," que Nelson avant d'aller mourir en héros sur son navire le

“ Victory,” vint compter à l'oreille de Mlle Simpson ; une beauté québecquoise, dont le jeune officier à l'âme ardente fut épris.

Mais le providentiel regard dictait à l'amoureux d'une saison, un rôle plus grand, un sentiment moins éphémère : l'amour et la défense de sa Patrie. Un jour vint où “ l'Albarnalles,” reçut l'ordre de lever l'ancre et de voguer vers les Indes. Ce cœur brisé ainsi qu'un oiseau blessé tirant d'une aile, s'en alla-t-il sur d'autres rivages noyer dans la gloire d'une mort héroïque, son chagrin nostalgique ? “ Le cœur a des ra sons que la Raison d'Etat ignore” !

D'autres noms célèbres, aux fastes de l'histoire, ont eu leurs

galanteries : Frontenac aux sourcils de bronze, nourrissait un vrai culte pour la " Divine " dont le portrait ornait la galerie de Versailles. Lord Elgin même oubliant un moment, s'arrachant aux obligations politiques, descendait, paraît-il régulièrement chaque semaine chez sa bonne amie : Melle de la Naudière, dont le bel esprit et les bonnes manières l'attiraient et qui ne fut pas étrangère à son admiration constante pour les Canadiens. " Oh mes bons Canadiens " ! disait-il, probablement après de ses visites !

Après ça ; il faut bien avouer, que je garde (de cette matinée à vivre dans le Passé) une belle collection de Souvenirs québécois très

vifs, très nets, parfaitement rangés et classés, qui ont des noms et des prénoms, appartenant à des bons amis de la veille et du lendemain : à des hommes aussi aimables que célèbres, à des femmes (*nos grand'mères*, comme dirait M. Bourassa), aussi charmantes que distinguées en leur salon d'autrefois, rue St-Louis.

C'est là une nombreuse agrégation de figures et de choses *antiques* qu'on emporte avec reconnaissance et orgueil au fond d'un cœur jeune, assagi au langage héroïque et vécu qu'elles nous tiennent : en leurs statues bronzées, en leurs bustes, en leurs portraits, sur la place publique, à l'entrée principale du parlement, dans les musées ou salles de réception. Naturellement, ça n'est

pas à étaler. Ca n'est pas non plus à cacher, aux yeux de la génération actuelle, puisqu'il s'échappe de ces souvenirs historiques une leçon d'outretombe, un parfum d'héroïsme et de • dévouement à la Nouvelle patrie, qui nous les rends chers. En un mot cela sent une bienveillance chaleureuse qui, nous venant d'hier, se mêlant aux perplexités du présent; nous touche profondément, d'abord comme québecquois puis, comme artiste.

Si j'encrouvais un instant la galerie des portraits contemporains, que d'images vivantes: on y verrait, des physionomies originales, connues de tout le meilleur monde et des physionomies qui mériteraient de l'élite; des

visages jeunes et vieux où l'intelligence luit, des fronts couronnés de cheveux blancs sur lesquels rayonne l'auréole de la bonté et de la vertu.

N'empiétons pas sur l'histoire, de peur de rompre le charme de la "poésie du Souvenir."

15 janvier 1901.

BEAUPRE

*Lété vers le passé, vient de
[prendre ?'essor,
Et Novembre est venu jeter un
froid de marbre,*

CHAPMAN.

Par une fin d'après-midi, nous nous rendîmes à Beaupré, station intermédiaire, de Québec à St-Joachim, sur la ligne Montmorency-Charlevoix. N'importe où vous allez, il vous faut toujours prendre la ligne droite ou courbe; or, entre deux points donnés; la

droite est préférable et partant plus directe. Ainsi après avoir traversé une heure durant de coquets et rians village canadiens échelonnés sur la route; dont les maisons familières à toits pointus et blanchis à la chaux, avec une tralée d'enfants pleins les fenêtres, nous apparaissent : tantôt à travers le jaunâtre feuillage d'automne, tantôt perchées au haut de la falaise Beaupréienne. Un coup de sifflet; notre char électrique stoppe; serre-freins automatiques sont mis en œuvre, sans cela on passerait outre sans arrêter. La belle affaire! Allez donc vanter l'ancien système, en ce siècle d'automobilisme. Tout de même, la "diligence" ancien régime,

avait son charme et ses comodités : on voyageait pas vite ; mais en revanche, on voyait mieux, on étudiait sur place, en un mot on s'instruisait. Même s'il faut en croire la chronique du temps : on faisait l'amour, on écrivait des romans " en chaise de poste. A l'auberge du " Cheval Blanc " on faisait halte, pour célébrer les fiançailles et se reposer des secousses du romanesque et pittoresque voyage. Souvenirs d'antan ! choses démodés. Allez donc maintenant parler, contre le progrès, les invention modernes : demain on volera dans les airs, on traversera l'océan en ballon dirigeable ! En tout cas chose sure, l'on voyageait moins vite et jouissait mieux, et cela tout en

laissant parler son cœur devant les merveilles de la nature.

“ Beaupré ” ! Quel délicieux endroit ! Figurez-vous une moitié de village propre, d'un seul rang, situé aux pieds des monts laurentiens, faisant face au grand fleuve, qui roule ses eaux verdâtres et couroussées par la brise qui souffle du Nord.

Il avait neigé la veille ; dans la campagne tout était blanc. L'hiver était déjà sur nous et les feuilles d'érable encore vertes, comme surprises par cette couche glaciale ; frissonnantes, demi-teintes, jaunissaient en leur étiolement saisonnal.

Mais voilà, que la-bas, j'aperçois bâti sur un îlot, un cottage suisse, c'est la villa “ Van Bruyssel ” un vrai nid d'artiste

celui-là. Le rustique chalet, adossé, protégé par de hautes collines, s'élève entre deux bras de rivières, dont on entend mugir le rapide tout au bas du tertre qui lui sert de base domiciliaire. Dans ce paysage idéal, le bruissement des eaux, se mêlant à la grande voix du vent qui chante dans la cime des pins saupoudrés de neige, meublant de leur silhouette imposante ce poétique ermitage ; et les sons en mineur, que rendent ces mélodieuse lyres de la forêt ; semblent les seuls échos qui viennent briser le monotonie du grand silence qui enveloppe ces parages enchanteurs.

Quoiqu'il en soit, cette solitude et suprême harmonie des êtres et des choses, procure à l'âme

assoiffée d'infini, une jouissance à nulle autre pareille. Au sein de cette nature vierge, dans cet étrange et fantastique décor, emprunté à la sauvagerie du site; à ce bruissement: l'on croit ouïr, une symphonie mélancolique et grave, impressionnant fort les mortels humains. Ces collines boisées qui font cercle autour de vous; ces rochers énormes qui se détachent et surplombent au-dessus de votre tête: n'ont rien de menaçant, ils vous parlent d'un monde terrestre, plein de sublimes et grandioses splendeurs, de beaux visibles et invisibles.

En ce coin du paradis, les heures passent vite. Déjà la lune se lève, monte lentement à la voûte grisâtre des cieux, éclai-

rant d'un pâle rayon, cette retraite champêtre, où viennent mourrir tous les bruits du dehors.

Ma's trêves de rêveries, je dois une visite aux hôtes de ces lieux inspirants. On m'invite avec une grâce exquise, à souper à la mode de Belgique. Je reviens de cette excursion impromptue : comblé d'amabilités et de la poésie plein l'âme.

19 nov. 1903.

ECHOS QUEBECQUOIS

On a déjà beaucoup parlé de tenir ouverte toute l'année ronde, la navigation du St-Laurent ; mais, comme d'habitude, elle restera fermée encore cet hiver, d'après un ordre en conseil des Commissaires du Havre siégeant en caucus. Notre capitaine Bernier s'était bien offert de différer son expédition au pôle nord ; afin de prouver scientifiquement, en bon marin et hardi navigateur qu'il est, la possibilité physique, d'un trafic

maritime hivernal entre Belle-Ile et Québec. Le règlement basé sur des expériences récentes, était définitif et sans appel à la Cour d'amirauté.

Toutefois, aux abords des quais, la plus grande animation règne. Nos caboteurs, attardés à faire leurs derniers préparatifs, achats et transports d'hiver, gréent leurs goélettes en partance pour le bas du fleuve. Un beau matin "v'la le bon vent, v'la le joli"! La brise de terre gonflant la grande voile de la "St-Pierre"; celle-ci comme un oiseau aquatique étendant ses ailes blanches, prêt à s'envoler vers la haute mer, se berça sur là vague, puis se penchant à babord, s'éloigna doucement du rivage hospitalier. Son pavillon

régional, qui flottait au grand mât, dans ses clapotements même, nous souhaitait un long au revoir, au printemps prochain.

A l'occasion de ce dernier voyage annuel, les rives aimées et boisées du grand fleuve, ont terni leur brillant feuillage multicolore. C'est la morte saison un temps d'arrêt dans la vie végétative : le deuil automnal.

En effet, la terre durcie et grisâtre se concentre en elle-même, fait provision de nouvelles énergies productives de la moisson prochaine.

Les citadins frileux, dans leurs maisons capitonnées, sentent le besoin de se protéger contre le froid et glacial vent de nord-est, avant coureur des premières "bordées" ; aveuglan-

tes rafales, qui bientôt souffleront sur nos têtes, amoncelant d'énormes bancs de cette blanchissante manne qui des mois durant couvrira le sol canadien.

Le ciel est gris, "ça sent la neige," répète-t-on en humant l'air matinale. Comme de fait, voilà qu'elle tombe à gros flocons.

Kébec, l'antique place forte et capitale de la Nouvelle-France, ressemble à une Moscou d'Amérique du Nord, blanchie, ensevelie sous la première bordée saisonnale. Les *carricoles* ont fait leur apparition typique, elles passent et repassent dans nos rues au son rejoissant des grelots. Aussi promeneurs et promeneuses s'en donnent-ils à cœur joie. Bien emmitouflés, enveloppés dans les peaux de

buffle, ils parcourent la campagne environnante ; ils glissent affolés d'air et d'espace sur cette molle et blanchâtre substance tombée d'hier, fuyant la maladie que sévit en certains quartiers.

Ainsi au rigorisme de la saison d'hiver, s'ajoutent les ravages de dame picote, à l'état d'épidémie, et vaccination *preste-obligato*. Evidemment, pour peu que cela continue, les mesures hygiéniques et sanitaires, imposées au Canada, remplaceront le service militaire européen. Là-bas, tout citoyen naît soldat ; avec cette légère différence, qu'eux, c'est pour la défense de la patrie ; nous, ce sera pour défendre notre peau contre cette armée de microbes, qui, en

certaine saison, s'abat sur une ville, un pays tout entier.

Le Bureau d'*hygiène*, est sur les dents.

Chez bien des Québécois, descendants de preux, l'enrôlement se fait difficilement ; car pour ceux-là qui ne rêvaient : que gloire, honneurs, fortune, position gouvernementale ou sociale ; c'est dur et bien triste de mourrir, d'aller finir à l'hôpital civique. Hélas ! c'est même une déchéance physique, une "*maxima diminutio capitis*" ; et pourtant il n'en est rien : fièvres et maladies contagieuses, ne sont-elles pas la grande école de la souffrance.

Un philosophe l'a dit : Celui qui n'a pas souffert, n'a pas vécu ! Ainsi donc, résignons-

nous devant l'adversité, montrons un courage héroïque. Bref, en cas de doute, consultez le médecin de famille. A l'article "*in extremis*" faites-vous vacciner.

Enfin, le Thermomètre-baromètre marque du froid. La température baisse, le pouls public est à son état normal, l'équilibre *atmosphérique* se rétablit. Dieu soit loué ! Notre beau climat canadien, si salubre et si sain, d'après les géographes scientifiques, reprend sa sérénité ordinaire : vivifiant et pur, l'air est réconfortant. Le soleil luit, c'est la vie !

24 novembre 1901.

NOS MORTS

C'était hier le deux novembre, le Jour des Morts ! Aussi parents et amis s'en sont allés priés dévotement pour les âmes de ceux qui ne sont plus. Le monde des vivants était absorbé, captivé par cette pieuse pensée de la mort ; l'on se rendait en foule au cimetière, lieu consacré, où reposent les dépouilles mortelles de nos chers défunts, qui nous ont précédé au royaume d'outre tombe !

La grande voix du vent souf-

flant à travers les ramures des pins séculaires rendait un son lugubre. Il nous semblait entendre l'invocation du poète national :

*" C'est le premier novembre, au
fond du cimetière,
On entend chaque mort remuer
dans sa bière,
Le travail du ver semble un ins-
tant arrêté.*

.....
*O morts dans vos tombeaux, vous
dormez solitaires,
Et vous ne portez pas le fardeau
des misères
Du monde où nous vivons !"*

En effet, que scènes touchantes et édifiantes n'est-on pas témoins en ce vaste champ clos, sepulchrale retraite : des humbles et des grands, des pauvres et des riches ; tous égaux devant la mort, cette inexorable niveleuse des existences, Autour

des mausolées, sur des tombes fraîchement creusées, devant les charniers de famille, se pressait, s'agenouillait toute une foule recueillie : ici, c'est un père accompagné de ses trois enfants qui intercède pour le repos de l'âme de sa douce épouse, en même temps qu'il lui recommande ses chers orphelins ; là c'est une sœur dévouée implorant pour un frère la clémence divine.

Ainsi donc, entre l'Eglise triomphante, militante et souffrante, il y a commerce d'âmes, supplications ardentes, espoir de suprême délivrance et divine béatitude ; et ce, tout à la gloire immortelle du Christianisme, qui s'est fait le propagateur de cette sublime et grande

religion du *terrestre* souvenir :
le culte dû à nos morts !

Au cimetière Belmont, il n'y a pas seulement les tombeaux des membres des familles privées ; mais on y voit la pierre tombale d'un grand citoyen canadien : celle de M. F. X. Garneau, notre historien national. devant laquelle se découvre en passant, tout compatriote fier et amoureux de son pays.

Que n'ai-je la voix d'un Papi-
neau, ou la plume d'un Chau-
veau, pour chanter le mérite et
la gloire de ce brave cœur, à
l'âme patriotique, qui fit passer
devant nos yeux :

*“ Tout ce monde de gloire, ou vi-
[vaient nos aïeux !”*

“ L'histoire ”, a dit Cicéron,
est le témoin des temps, le

flambeau de la vérité et le dépôt des événements". Disons avec Bossuet : " Un homme se rencontra," qui au moment le plus critique, se chargea d'une œuvre capitale pour notre nationalité : cet homme ce fut Garneau. L'avenir de notre race fut sa préoccupation constante.

En ces jours commémoratifs, on dépose des couronnes sur les tombes encore entr'ouvertes : des Mercier, Marchand et Champleau : ces figures populaires de l'histoire de la politique canadienne contemporaine ; mais " Garneau ", lui, la postérité si oublieuse, semble l'avoir relegué dans l'ombre.

O ingratitude des hommes !
Couservons la mémoire de leurs nobles efforts, de leurs

nobles paroles et de leurs écrits ; c'est une belle partie du précieux héritage que les grands citoyens lèguent à leur patrie.

Voici en quels termes son biographe fait l'éloge de l'homme et résume son œuvre littéraire :

“ F. X. Garneau naquit à Québec, le 15 juin 1809, d'une famille pauvre, originaire du Poitiers. Le fondateur de cette famille, Louis Garneau, avait épousé en 1663, Marie Mazoné, native de LaRochelelle.

“ Garneau était un studieux. En 1831, il fit son tour de France ; ses lettres chaleureuses et ses descriptions enlevées, dénotent chez lui, l'observateur doublé du philosophe. Londres et Paris l'avaient enthousiasmé. De retour au pays, il commença

à écrire son histoire du Canada de 1833 à 1840.

“ Mais Garneau n'était pas seulement un historien *de marque*, les muses aussi parlaient au cœur de ce grand patriote. Dans ses poésies patriotiques et politiques, il fait chorus avec d'autres disciples fervents de la langue des dieux : MM. Turcotte, Angers, Barthe, Dérome, Lenoir, les bardes de “ l'Opinion Publique ” à cette époque mouvementée.

“ Ses vers de la première heure résume très heureusement les sentiments des Canadiens, la fidélité résignée et courageuse au nouveau drapeau, s'alliant au touchant souvenir de la vieille mère patrie.

“ Le même sentiment patrioti-

que, les mêmes mouvements alternatifs de crainte et d'espoir, que l'on rencontre partout dans l'histoire du Canada, forment le caractère de son œuvre poétique.

“ Garneau, poète et historien, c'est toujours la lutte nationale qui le préoccupe, et malgré les imperfections du style, qu'il rachète par la noblesse de l'élevation des idées, son œuvre est magistrale, simple et sublime. C'est dans le “ Dernier Huron ”, (1840), et le “ Vieux Chêne ”, (1841), que Garneau donne toute la mesure de son talent.

Ce fut en 1847 que parut le premier volume de l'histoire du Canada. Un simple coup d'œil sur le nouveau volume, impatientement attendu par nos lettrés,

révélaît une tentative hardie, tant au point de vue littéraire, qu'au point de vue matériel. Ce livre donnait un éclatant démenti à ceux qui proclamaient notre déchéance sociale et politique.

“ Garneau ne suit pas l'ordre chronologique des événements, il les devance ou revient sur ses pas. Cette méthode n'est d'ailleurs pas un défaut ; car elle élève l'âme tout en nourrissant la mémoire. Elle grave mieux dans l'esprit les traits distinctifs du caractère d'une nation et elle jette une lumière plus vive sur les grandes époques de l'histoire canadienne.

“ Grâce à l'histoire de Garneau et celle plus minutieuse de l'abbé Ferland, le Canada était de jour en jour plus connu à l'étranger.

“ De caractère, notre historien était intègre, laborieux, homme d'intérieur et d'habitudes régulières, modeste, mais fier d'une juste et noble fierté ; doux et consiliant d'ordinaire, mais sur certains sujets très ferme et opiniâtre ; doué d'un grand talent littéraire et en même temps d'aptitudes aux affaires.

“ Puissent les Canadiens disait Montalembert, être fidèles à eux-mêmes, M. Garneau le fut jusqu'à l'héroïsme. Dans un siècle d'abaissement., M. Garneau avait la grandeur antique.

Ce fut le 3 février 1866, à l'âge de cinquante-six ans, que notre historien termina sa noble et laborieuse carrière. Un mausolée lui fut élevé, par souscriptions publiques.

Le Canada perdait un de ses plus grands défenseurs, et ses amis le meilleur des cœurs!

Requiescat in pace!

5 novembre 1901.

EN PAYS DE BEAUCE

Dans mes voyages !!!

Quel joli coin de pays que la Beauce ! même tard à l'automne, quand tout est gris et terne dans la nature : bois, vallées et monts semblent attendre la neigeuse *borde* qui, doit les couvrir de son manteau protecteur, de sa parure blanche. Si au dehors, sous la bise hivernale, tout se fige, et se congèle ; dans leurs maisons, ces braves gens de la Beauce, sont affables, hospitaliers à vous

confondre ; à ne savoir comment leur rendre jamais pareilles politesses. Ces joviales coutumes d'urbanité légendaire, par le vent froid qui souffle du Nord-Ouest, à la chaleur d'un poêle ancien modèle, semblent plus accueillantes, et le petit verre de vin que l'on passe à la ronde, mettent à l'aise les visiteurs de passage en ces cantons renommés. "Il n'y a pas de gêne, faites comme si vous étiez *chez-vous*."

Après les hommes et manières sociables, viennent les "choses" : l'Agriculture, l'Industrie. Au premier chef : les labours d'automne paraissent à l'œil, faits de mains de maître ; on dirait d'un *concours* agricole régional. Malheureusement à Scott, où nous débarquions, plusieurs terres

sont sans propriétaires, abonnées au plus haut enchérisseur ; en attendant que leurs seigneurs et maîtres reviennent des Etats, le gousset bien garni. “ Pas vrai Baptiste, que ça prend une bonne tête et de l'argent dans sa poche pour cultiver sa terre.”

“ Attachez-vous au sol, Canadiens, c'est l'avenir ! ”

L'agriculture c'est le capital investi de la nation ; pas de doute la dessus. Ce qu'il nous faut, ce sont des bras et moins de bacheliers ou crèves-faims, dans les professions libérales. Inutile, vous ne les corrigerez pas ; ils veulent à tout prix gagner leur vie misérable en chemise blanche : “ pas de charrue, pas d'étoffe du pays ; c'est le *diplôme* qu'il nous faut ! ”

“ Il n’y a pourtant pas de sot métier ; il n’y a que de sottes gens.”

Emparons-nous de l’Industrie !
Reveillons les “ anciennes ” coutumes, celle des “ *sabots de bois* ”, des “ *ceintures flechées*.”

Le Canada, “ c’est le grenier de l’Europe ” ; au train dont vont les choses, quels seront ses fournisseurs dans un prochain avenir ? Fils dénaturés, retournez à la terre, c’est la vie nationale !

Avec l’Agriculture, marchent de pair l’Industrie et le Commerce, ces piliers du monde économique. A Scott, on y voit la beurrerie modèle de M. P. De Bacour, qui doit sous peu transporter à Montréal, le siège de ses opérations. Il y a aussi la manufacture de biscuits Allard, la

scierie Atkinson, qui emploient les bras disponibles de la place. L'humble chapelle de bois, sera démolie un de ces jours. Une église paroissiale en pierre de taille, style roman gothique, la remplacera.

Entre Scott et Ste-Marie, il n'y a qu'un pas. Nous franchissons dans le temps de le dire, les cinq milles qui séparent les deux endroits, que relie une ligne téléphonique en cas d'affaires pressantes !

“ Ste-Marie ”—C'est un gros village, un bourg important. On y compte : des médecins, des avocats, des notaires de renom : MM. Fortier, Hamel, Theberge et Larue, pour ne citer que les principaux et bien d'autres connaissances à la

porte desquels il fait toujours bon de frapper. On est payé de retour, n'ayez pas peur. Les gens de la Beauce, dans les temps froids, ont le cœur à la bonne place.

Le comté de "Beauce", c'est grand allez. Il va, (à ce qui paraît,) y avoir des élections prochainement: Avis aux intéressés.

"St-François" entre autres, c'est considérable: le siège d'un bureau d'enregistrement, du manoir Rigaud-Vaudreuil, propriété seigneuriale des De-Léry.

Les gens *des hauts*, comme on les appelle, ont une manière originale d'épeler certains mots, de prononcer certaines lettres, de les accentuer; sans toutefois vouloir changer leur significa-

tion véritable. Enfin, au dire des résidents, il y a des vrais " *types* " ; mais faut les voir, les entendre et les écouter, les étudier de près. Or le dimanche, c'est guère convenable et religieux, de troubler le repos dominical d'aussi braves gens, qui d'ailleurs ne vous soupçonnent pas d'intérêt journalitisque.

Ca sera pour une autre fois. Nous irons en tournée de reconnaissance topographique à St. Joseph, St-George, etc. Laissons tomber la neige : la carriole va mieux que la *planche* sur les chemins raboteux, durcis par la gelée hâtive d'automne,

A dimanche prochain.

Ià, où est le patois, suivons-le ; c'est le secret littéraire canadien.

15 nov. 1901.

II

DANS L'INTERIEUR.

—Je les connais, pays chantés
par nos poètes !

Vogue la galère ! le bateau
traversier (d'hiver) nous attend ;
comme il n'y a pas encore de
glaces, ni de banquises sur le
fleuve, dix minutes à peine et
nous accostons au débarcadère
de Lévis. Tous les voyageurs,
“jeunes et vieux embarquez-
vous !” Excursionnistes et gens
d'affaires, en voiture ! an-

nonce flegmatiquement le conducteur. Notre train s'ébranle, en route vers l'inconnu. Certains passagers confortablement installés à la file, sur les banquettes de première ou de seconde, voudraient se voir déjà rendus ; on voyage si vite par la pensée. Quand volerons-nous vers les lointains pays ? bientôt, s'il faut en croire les dernières inventions de Santos-Dumont. Mais que "faire en un gîte, à moins que l'on ne songe" ? Aussi les moins pressés en prennent leur parti, et se laissent à peine distraire de leur rêveries, par le va et vient du conducteur et du serre-freins, ou celui des passagers qui montent à bord du train ou qui en descendent.

Entre les stations annoncées à l'avance, on contemple, à travers la vitre transie du char : d'un côté, une succession de villages, restés bien canadiens d'aspects et de coutumes ; de l'autre les eaux bleuies du grand fleuve, aux bords escarpés, saupoudrés de neige, qui opposent déjà une grève englacée à la marée montante. Nous voici maintenant en rase campagne ; l'horizon s'élargit, le panorama est grandiose ! Les derniers rayons du soleil couchant projettent une teinte rougeâtre sur la hauteur des terres enneigées. Sur cette nappe blanche, qu'incendient les feux de l'astre mourant, se dressent les tronçons de forêts sombres ; les grands pins aux rameaux chargés de piquets de neige, ont

pris de loin des proportions étranges, de formes fantastiques. Ils semblent les bataillons de l'armée forestière, dispersés en tirailleurs ; postés ça et là au hasard de la lutte séculaire, entre elle et le colon-bûcheron, entre la sauvagerie et la civilisation.

Tout en interrogeant l'âme de nos grands bois, en promenant nos regards sur cette immense vallée blanchâtre qui s'étend devant nous et que bornent collines et monts, aux cimes altières, couvertes de neiges quasi éternelles ; nous pensions à cette autre vallée (de Josaphat), où se passera " cette grande revue des humains, quand les temps ne seront plus !" D'ici là, dans notre grand pays que de place libre

pour les travailleurs de la terre, possesseurs du sol de la patrie canadienne : propriétaires indépendants, maîtres de leurs destinées, enfants privilégiés de la nature, ordonnatrice du monde économique !

“ Il est sous le soleil une terre bénie !

C'est le Canada !

“ Heureux qui la connaît, plus heureux qui l'habite !

Beauce Jonction ! Ici on change de train. D'ordinaire, *embranchement* veut dire retardement, mais nous filons à toute vapeur. Il fait noir de bonne heure en hiver ; aussi ça et là, dans la campagne, pointillent les lumières aux maisons de ferme. A la *brunante*, succède le clair de lune. L'astre des nuits se

lève, monte radieux au sein du firmament grisâtre, dans un coin duquel brille l'étoile du soir.

Dans cette douce et chatoiyante clarté, chassant les ombres de la nuit : arbres, forêts et habitations prennent des formes fantaisistes ; les lignes serpentantes et transversales des clôtures tracent sur la neige scintillante les carrés d'un gigantesque damier, où se joueraient les destinées immortelles de la nation.

St-Francois ! avertit le serre-frein d'une voix monotone et lassée ; c'est le point terminus de notre incursion topographique. Sous ce féerique décor hivernal, nous apparaît le village tant vanté, situé entre de hautes collines boisées ; deux chaînes de montagnes ante-dilu-

viennes aux bas desquelles s'échelonnent de propres maisons, résidences princières. Merveilleux coin du pays, pittoresque endroit qu'arrosent et coupent en deux portions égales, les eaux glacées de la rivière Chaudière, dont on entend mugir le rapide du "Diable". Un magnifique pont relie les deux rives hospitalières l'une à l'autre : fraternelle amitié qu'accentue davantage la vue de l'église paroissiale admirablement postée.

A peine avons-nous donné le nom du seigneur de la place, chez qui nous descendions ; qu'un vrai type de bon canadien, drapé dans son capot d'étoffe du pays, sanglé d'une ceinture de laine fléchée, approche sa carriole, attelée à un dé-

mon de cheval, et fouette cocher. On dégringole la côte, et quelques minutes après, nous étions au manoir Rigaud-Vaudreuil, chez M. William DeLéry, dont l'hospitalité d'heureuse mémoire est légendaire dans tout le pays. Les anciens gentilhommes canadiens sous ce chapitre, n'avaient pas leurs pareils, et nos grand'mères, s'il faut en croire la chronique, ne le cédaient en rien à leurs maris. Elles apportaient dans l'accomplissement de leurs devoirs de maîtresses de maison, un tact exquis et tout le raffinement des belles manières de l'époque.

Heureusement qu'à la Beauce le secret qui faisait le charme de ces délicates fonctions, n'est pas près de se perdre.

LA GRANDE MESSE

Un "d^u dimanche" à la campagne, quoi qu'en pensent nos citadins, n'est pas chose *banale*. Nous allons à la grand'messe et tout en nous rendant, nous admirons les lignes architecturales de l'église de St-François, la plus belle du comté, à ce qu'on dit. L'extérieur ne dément pas l'intérieur, qui est vaste et spacieux; les décorations sont blanc et or; dans le chœur, le maître-autel, orné de fleurs et de flambeaux, dresse ses formes dorées sous cette voûte plein-cintre.

Le curé, M. Lambert un digne homme, monte en chaire, donne quelques avis à ses paroissiens; puis commence son sermon sur le "jugement dernier"

texte de l'évangile du jour. Pendant le saint sacrifice, on chante avec accompagnement de l'orgue, des vieux cantiques, toujours beaux et si touchants.

Certes, ce n'est peut-être pas de la grande musique, et nos maîtres de chapelles, ne la tolèreraient pas ; mais n'empêche qu'elle va droite à l'âme chrétienne.

Après la messe, c'est le moment *typique* : tous, hommes, femmes et enfants s'empressent de sortir. A la porte de l'église, des groupes se forment. Les femmes sous le portique, jasant de tout : potins de ménage, affaires de famille, chances et malchances, deuils et joies, etc. Les hommes interprètent à leur façon les avis du curé, à propos de la

division de paroisse.—“ Qu'est-ce que t'en pense toé, Maxime ?— J'cré qu'il estait pas mal correct, pas vrai Léonce ? Oué.”

Deux vieillards, non loin de là, tout en se rappelant certaines bribes du sermon du curé, se félicitent mutuellement sur leur fraîcheur de teint : —“ Il a raison, qu'est-ce qu'on ferait si dans six mois on savait que c'était la fin du monde ? ”— Mais qu'est-ce que t'a besoin de t'imaginer que tu t'en vas ? t'as quatre-vingt-un, t'es encore rougeaud et vigoureux, t'es bon pour des ans. Fais toi pas de bile ; on sait pas, des fois !... repartit l'autre !

• En côté, de l'église adossé au mur, un vieux crieur vend des articles : viande,

lard, beurre, etc., pour les *bonnes âmes* du purgatoire. A voir les annonces de messes, on en a bien soin par-là, des bonnes âmes ; on les laisse souffrir et brûler le moins longtemps possible, dans le feu purificateur.

PROMENADE

Vers les trois heures de t'après-midi, nous allons en carriole, traînée par un cheval alerte et vigoureux ; explorer les environs ; côtoyer les deux rives, visiter les ruines de l'ancien manoir, le moulin DeLéry. Voir et ouïr le rapide du "Diable," dont les eaux basses filtrent écuman-tes à travers les rochers ; inspecter l'immense domaine seigneurial.

Comme nous serions forts dans la province, si plusieurs fils de seigneurs n'avaient pas vendu tous leurs droits d'*ainesse* et de propriété familiale, au poids de l'or étranger ! Quoi qu'on en dise ; le régime féodal avait du bon : terres "en *sensive*" n'étaient pas synonyme de "servage".

A LA VEILLÉE

En campagne, le soir, on s'amuse. Nous étions invités à aller passer la soirée chez le Dr Godbout, sous le toit hospitalier duquel, il y avait séance dramatique et musicale, donnée par des amateurs, parents et amis de la famille.

On jouait deux jolies et fort

spirituelles comédies : " Assaut de soubrettes," " Les suites d'un premier lit," agrémentées de morceaux de déclamation.

Acteurs et actrices se sont merveilleusement acquittés de leur tâche difficile ; ont soutenu dans leurs rôles respectifs, leur réputation acquise, de parfaits diseurs, pleins de verve, de finesse, d'élégance féminine.

Les hôtes de ce *régal* littéraire se séparèrent fort tard dans la soirée, non sans avoir fêté la Ste-Catherine ; payé tributs à la tire, légendaire-coutume dans nos maisons canadiennes dont Mme G.....se montrait chez elle, l'aimable et gracieuse observatrice,

LE DEPART

Le lendemain matin, nous prenions congé de nos bons amis, jetant un dernier coup d'œil sur le manoir, avec son toit pointu, allongé, ses larges cheminées, ses murs griseâtre : vrai genre de maison canadienne, avec sa galerie et son tambour. Que de trésors, que de souvenirs sous ces lambris : portraits, bijoux, meubles et breloques ancestrales ! “ Tout un passé où vivaient nos aïeux.”

Ce matin-là, il neigeait à gros flocons. Dans le village, tout était calme et silencieux ; tout respirait la paix et le bonheur, dont nous sentions épris, jusqu'à vouloir prolonger notre visite. Le train, arrive en gare, un

coup de sifflet et nous quittons bien à regret ces lieux aimés !

Dans le pays de Beauce, qu'il fait bon de vivre !

27 nov. 1901.

SCENES ET MŒURS CANADIENNES

III

La campagne ! en hiver comme en été, c'est le pays ! En effet, à *la campagne*,—(on se saurait trop le répéter),—existe toute la moëlle, toute la sève de notre nationalité canadienne.

Chaque pays a ses coutumes ; chaque campagne à ses légendes. La Beauce a celles des "*Jarrets*

Noirs". Ces braves cultivateurs qui après avoir passé dans la savane arrivaient à St-Henri les pieds crottés de boue. V'la les "*Jarrets noirs*", criait-on en les voyant venir de loin. Sobriquet expressif, étant donnée, la terre "*neuve*", hérissée de *corps morts*, de souches brulées, calcinées, déracinées, au passage de laquelle ces bons lurons se carbonnaient les mollets.

HOMMES D'AVENIR

Quand on va à la messe le dimanche, l'on voit agenouillés aux balustres : petites filles et petits garçons. Ces derniers "*babouins*," comme on les appelle, sont les types de la génération qui pousse. Ils ont tous

les défauts et qualités de cet âge, "sans pitié." Examinez-les : habillés d'étoffe du pays, chaussés de bottes sauvages ou bottines à moitié lacées ; ils vont à la classe, et suivent même l'école buissonnière. Quoiqu'il en soit, ce sont les hommes de l'avenir, des rangs desquels sont sortis les premiers hommes du pays, à force d'études, d'énergie et de persévérance. Les voyez-vous, ces bons enfants : matin, midi et soir, sac au dos, trotinant, se rendant à l'école du village. Puissent-ils, pour la plupart, en rester-là et ne jamais connaître les déboires d'un diplôme de bachelier. Puissent-ils aimer le coin du pays qui les vit naître et grandir ; cultivant la terre, l'héritage paternel, qu'ils ont charge

de faire fructifier ; en un mot honorer l'agriculture sous toutes formes multiples : commerciales et industrielles.

L'habitant, le cultivateur honnête et laborieux : certaines gens dégénérés le dénigrent ; nous, nous l'admirons pour sa mine patriarcale, son jovial sourire, son air *natal*. Son langage n'est peut-être pas toujours *académique*, mais grammaticalement correct ; son prétendu *patois* exprime *souvenances* des vieilles épellations antiques, normandes ou bretonnes. Son parler, en somme, est toujours expressif et ne manque pas de sens *poétique*, emprunté à la grande nature laurentienne, au contact quotidien de laquelle il coule des jours heureux. Malheureuse-

ment, le bon type canadien, le vrai, devient rare : le civilisme, l'américanisme et le cosmopolitisme nous gagnent. Les qualités héréditaires et distinctives de la race s'émeussent. Attachons-nous au sol ! C'est le moyen par excellence de conservation nationale, en ces temps où les *idées* ambiantes font plus de mal que de bien, au sein de nos populations rurales.

NOS HIVERS

Quelle variété de décors apportent avec elles le retour des saisons ! Les hivers canadiens, comme ils sont beaux ! Non, il n'est pas besoin d'aller en Suisse, ni de faire l'ascension des Monts

Alpins "enneigés": toutes ces merveilles pittoresques sont à notre portée, sous nos yeux, dans notre cher Canada.

L'hiver, quelle poésie! Cette neige qui tombe à gros flocons, glaciale substance qui descend molle et légère des régions éthérées; cette manne qui vient annuellement féconder, régénérer la terre: n'est-elle pas, avant de se fondre et se mêler à la boue détrempée, synonyme de pureté virginale, l'époque des fêtes et carnivals?

La campagne canadienne en hiver, quel panorama grandiose elle offre à nos regards éblouis! Un cri d'exclamation enthousiaste nous échappe, en face de ses horizons immenses, ses Laurentides aux cîmes crenellées, sau-

poudrées de neige quasi éternelles. Admirez ces forêts vierges, ses grands bois, ces pins séculaires, avec leurs rameaux touffus, ployant sous la dernière *bordée*, dont la gigantesque stature se dresse sombre et majestueuse sur la plaine blanchâtre.

Admirez ces lacs et rivières congelés, "*pris*" en solides ponts de glace, moyens naturels de communication d'une ville, d'une rive à l'autre. Contemplez ces eaux glacées du St-Laurent, charriant au gré de la marée montante et descendante, de minuscules banquises, des nappes de glace vive, sur lesquelles se reflètent en myriades de prismes, les feux rougeâtes d'un soleil couchant, ou les rayons argentés d'un brillant clair de lune. Par

une de ces belles nuits d'hiver, à voir sous la chatoyante clarté lunaire ces glaçons suivre le courant, on dirait alors une trainée de diamants flottants sur les ondes miroitantes, roulant à l'Océan ; pendant qu'à la voûte céleste, scintillent les étoiles, faisant cortège lumineux à Phéboë, qui préside resplendissante au terrestre sommeil et repos des humains.

Quelles jouissances ! quand la terre se couvre ainsi d'une épaisse couche de neige, que ces courses en sleigh ou en *carriole*, ces longues promenades à travers champs, entre deux rangées de *balises*. Quel regain de santé, que d'aller ainsi figure au vent, par un beau froid *sec* à pierre fendre ! Quel pittoresque régal

*Venez tous les hivers, voltiger sur
[nos pas !*

Les longues glissades en traîneaux ou en *traîne* sauvage de côtes en côtes, ces courses furibondes en patins sur la rivière à peine "prise", ces marches forcées en raquettes, ainsi chaussés du mocassin traditionnel nous marchions instinctivement sur les traces du *trappeur* canadien qui à travers savannes et bois : chassait le lièvre, le castor, l'ours, la loutre, l'orignal ou le caribou. Souvenirs de jeunesse me direz-vous, me diront des vieillards encore verts : pour qui, "deux fois trente hivers ont blanchi la tête." D'autres, se sentant incapables de pareils exploits : "nous comptons tant de neiges"; car c'est ainsi qu'en a poétique langue huron-

ne, l'Indien notait "des ans l'irréparable outrage."

Ces heures, ces jours de givre, vous les avez vécus. Quel féérique décor ! Quels fantastiques contours et fantaisistes dessins aux formes artistiques, prennent alors toutes choses, que recouvre soudain le verglas transparent. Sous cette mince couche glacée, vapeur frimassée, les arbres ont l'air d'harmoniques lyres ou de harpes éoliennes aux cordes d'argent. Les vieilles mâtures s'ornent de clochetons de dentelures, de ruban-delles, et blanchissent leurs murs décrépits ; sous cette froidure humide elles se transforment en palais somptueux ou résideraient volontiers des princes et des rois.

Douces illusions, châteaux en Espagne! Ne se croirait-on pas en plein royaume de Santa Claus où se donne rendez-vous ainsi qu'à une fête sous un ciel hospitalier: bordées de neige, tempêtes, poudreries, brumes frimassées, givre et verglas, agents actifs, artistes consommées en décorations hivernales. Vive nos hivers canadiens!

15 Décembre, 1902.

AU ROYAUME DU LAC ST-JEAN ET
SAGUENAY—CHICOUTIMI

Chicoutimi : terminus de la voie ferrée et de la navigation, capitale du Nord, chef lieu de comté, nous était d'abord apparue, dans la nuit, comme un phare lumineux guidant les peuples vers cette terre promise aux travailleurs intellectuels et

manuels. Le lendemain, elle nous a sourit ; nous la revoyions au grand jour, en sa parure de neige : toute belle et toute scintillante sous la caresse frimasée de la brume matinale.

Chicoutimi ! jadis poste de Roi, comptoir de la Baie d'Hudson, ville prospère située au confluent de la rivière Saguenay.

“Jusque-là, c'est profond” ! C'est le commencement des portages. Mais à vingt degrés au-dessous de zéro, le Saguenay, entre ses rives escarpées, se congèle ; non sans quelques résistances, si l'on en juge, par les sourds craquements de la glace, qui se bloque, se foule aux *bordages* du rapide cours d'eau. Evidemment, le prince, dans sa fluviale dignité,

n'aime guère cette entrave, cette étreinte glacée, qui l'empêche de couler librement, de rouler à ciel ouvert, ses ondes bleuâtres vers le fleuve géant qu'elles alimentent.

Entre Chicoutimi et Ste-Anne, village au miroitant clocher d'église, perché, sur un escarpement de la rive opposée : les relations hivernales, s'établissent, on *balise* un chemin sur la glace "prise" d'hier.

Des horizons ! A votre droite : par delà les lignes confuses des terres, s'étendent, s'échelonnent les cîmes saupoudrées de neige des montagnes Ste-Marguerite : altitudes et bornes naturelles de cette région boréale.

Alors les yeux rivés à ces lointains et blancs sommets, on

croit voir les murs d'enceinte d'une ville future, avec ses clochers, ses dômes, ses cheminées d'usines, et d'entrepôts, ses façades et toits des maisons privées; c'est la cité Reine, la moderne Sion aux sept collines. Au pied des monts, dans la vallée: toute une série de bourgs, de petits villages que localisent au soleil levant, les flèches dorés d'églises paroissiales.

C'est la personne urbaine, dans la réalité de sa mission, de ses combats et de ses rêves!

Véritable contrée enchanteresse, où règnera et triomphera l'esprit colonisateur et civilisateur des temps nouveaux; lequel tout en adoptant les données utilitaires de la science industrielle et commerciale, s'inspirera

de l'Histoire, respectant les us, coutumes et légendes du "Grand Brulé".

Mais trêve de rêveries, entrons dans la consolante réalité. "Un pied dans le Passé, volons vers le l'Avenir!" Que les temps sont changés! Quels pas de géants a faits cette ville "en progrès" du Saguenay depuis (1691), date mémorable des premiers registres tenus en cette ancienne mission, où le rév. Père Laure bâtit en (1727), la première chapelle. Les héroïques efforts du missionnaires ont été récompensés. L'humble mission, qui lors de son érection civile et religieuse en paroisse, (1846,) comptait 200 âmes; aujourd'hui, c'est une ville de 5.000 habitants, le siège d'une Cour de

Justice, d'un Evêché depuis 1678, qu'illustrèrent un Mgr Racine, un Mgr Bégin et l'éminent prélat actuel, Mgr Labrecque, qui continue les saintes traditions de ces prédécesseurs.

De tous les monuments, qui s'élèvent sur les bords Saguenayens, la Cathédrale de Chicoutimi, est certes le plus imposant. Cette magistrale et riche église, construite d'après les plans et proportions artistiques d'un style Corinthien impeccable ; de son beau clocher, elle domine tout le pays d'alentours et à l'angelus du matin, du midi et du soir, carillonne aux échos : les œuvres divines et humaines accomplies en ces lieux !

En voyant, le dimanche, l'évêque officiant entouré de son

digne clergé, précédé des enfants de chœur, sortir en procession du sanctuaire, nous restions pensifs. Quelle énorme différence, entre ce patriarche " grand prêtre ", assisté de ses lévites aux âmes chastes, aux lèvres pures, comme l'agneau sans tache, dont ils sont les immolateurs sacrés pour la rédemption du genre humain; et cet Empereur Romain, porté en triomphe à travers les rues de la ville Eternelle, escorté de femmes concubines, suivi d'une armée d'esclaves ! Il y a toute la différence du bon pasteur et du tyran. Un abîme que ne comblera jamais toute la sagesse des philosophes anciens, les sépare. L'un prêche une religion d'a-

mour et de charité : l'autre, donne l'exemple de l'égoïsme, de la luxure et de l'esclavage. Entre ces deux pouvoirs : Le Paganisme et Le Christianisme qui se disputèrent l'empire des cœurs et des volontés, le monde eut à choisir : l'esprit de religion et du sacrifice triomphèrent ! Deux forces, deux piliers des sociétés modernes, dont le vingtième siècle verra le digne couronnement : le règne de la justice et de la vérité.

Tout autour de ce temple solennel, basilique du nord, qui atteste du goût et du talent décoratif de l'architecte et chante aux siècles à venir la poétique légende " Calimaque ", se groupent un collège, un couvent, un hôpital Hôtel-Dieu de St-Valier.

Le collège de Chicoutimi, vénérable institution des hautes études classiques et commerciales; dont l' "Oiseau Mouche", d'espèce rare et d'instinct voyageur, nous apporte régulièrement, la Chronique écolière et le bulletin littéraire, que signent: Abner, Livius et Derfla, les bonnes plumes de la maison. Dans cette *herbeuse* vallée du Lac St-Jean et Saguenay, le "Naturaliste", avec la patience du chercheur et l'aménité souriante du savant botaniste, qu'est le rév. M. Huard, nous initie au symbolique langage des fleurs sauvages, cataloguées, *canadiennisées*. D'autres feuilles quotidiennes, propagent la bonne presse: "Le progrès du Saguenay", "La Défence", "Le Co-

lon", traitent des questions politiques, économiques et sociales.

A Chicoutimi, le commerce et les opérations de bourses, transactions financières, y fleurissent. Témoins : ces maisons de banques et succursales, grands magasins, pharmacies, etc., toutes les branches de l'activité humaine, trouvent sous des auspices favorables, leur plein développement. De leur côté, le Château-Saguenay et l'Hôtel de Chicoutimi, maintiennent les hospitalières traditions de la contrée, si chères aux touristes.

Tout au haut de la falaise Saguenayenne, s'élève le monument de M. William Price, surnommé le "Père" du Saguenay, dont le moulin scierie, première

exploitation de la forêt vierge, est passé aux mains de ses entreprenants petits-fils, sous la gérance de M. Blair, leur homme de confiance.

Mais qu'est-ce qui attire les regards de ces industriels et arrache en même temps une exclamation enthousiaste, aux visiteurs étrangers : si ce n'est la fameuse "Chute de Chicoutimi"! admirable cascade, véritable merveille de la nature créée, avec son pittoresque îlot au centre. A voir s'écouler, calme d'abord ses eaux noirâtres entre les escarpements couleur ardoise des bords de la rivière. Puis grâce à un accident de terrain se diviser, se précipiter simultanément avec une force vertigieuse, bouillonnantes, écu-

mante, rageuses dans les moulins de Pulpe et les bobines des dynamos du Pouvoir Électrique de la ville ; on dirait que la providentielle nature a voulu, jusque dans ses étranges et fantastiques embellissements, prévenir les besoins des mortels humains dans les siècles futurs !

Debout, sur la digue-passerelle de la fameuse cataracte, nous dominons la situation économique et topographique des lieux. La compagnie de Pulpe de Chicoutimi est une institution Canadienne, dont les opérations commerciales et financières, s'étendent chaque jour.

L'industrie de la pulpe ou *pâte de bois* depuis quelques années, est en "grande vogue et demande" au Lac St-Jean : Chi-

coutimi, Jonquières, Pérignon, en sont les principaux centres d'activité d'exportation. Nous nous sommes laissés dire que sur les grands marchés d'Europe, ce "Made in Canada", faisait une concurrence terrible aux produits analogues étrangers.

Rien de plus intéressant, que de voir fonctionner ces moulins. Empilés à proximité, les billots ou pièces de bois rond, à coups de gaffes sont précipités, jetés dans un conduit de bois, au fond duquel tourne une chaîne sans fin, à crochets ou dents de fer, qui les amènent, les poussent, les entraînent au moulin-scieur et broyeur. A peine cet hôte de la forêt est-il entré couché de tout son long, que sans plus de cérémonie on le dépouil-

le de son écorce; puis tout gluant de sève, il roule sous les scies rondes, qui le coupent par blocs, qu'on entasse ensuite dans les machines à moudre. De ces broyeuses-laminoirs, la matière brute sort en pâte maniable compacte, que l'on étend sur des couvertes et découpe alors par tranches, larges pièces carrées, que l'on empile toutes imbibées sous des presses hydrauliques, pour les assécher: de là, les porter au compartiment d'emballage et hangarage, en attendant l'expédition définitive par convois de chemin de fer ou trains de fret. La pulpe a l'apparence d'un fort carton qui s'effeuille en minces ligaments: on dirait du papier de Chine, tant cette pâte

jaunâtre en a la transparence, la finesse et la légèreté du tissu fibreux.

Toutes ces opérations successives : de sciage, broyage, délayage, laminage, pressurage, asséchage, se font au milieu d'un bruit et tintamare de machines, d'écoulement d'eau ruisselante; c'est à se croire, sous les célèbres chutes Niagara". Toutefois, ouvriers trempés, spectateurs transis, hument à plaisir, la senteur hygiénique qui se dégage de cette moulée pâteuse. C'est l'arôme végétal, la quintessence forestière, qui se dégage de la matière première manipulée, réduite à sa plus simple expression. En sortant de la manufacture, tous les visiteurs de se dire : "il y a de

l'argent à faire là-dedans, mais gare aux rhumatismes ! ”

Ce merveilleux coin du pays, attire et inspire aussi les artistes, amoureux de la belle nature. Notre peintre québecquois M. Chs. Huot, y a laissé de bonnes toiles, fresques splendides décorant les murs blancs de la Cathédrale et de la Chapelle de l'hôpital St-Valier ; d'autres y sont passés, artistes ou amateurs s'en sont enthousiasmés !

Les gens de Chicoutimi, mais ce sont des “ Gens aimables, affables, hospitaliers, avant tout sérieux et pratiques, en affaires, comme en affaires : ” disent-ils. On les dit amateurs des beaux arts et de bonne littérature, c'est de tradition. Bref ce sont des des entreprenants et des con-

naisseurs.

Aussi, quand le 12 août 1893. au matin, retentit le sonore coup de sifflet de la première locomotive et train de service régulier, en ces parages prédestinés: les Chicoutimiens, de jeter leur cri de guerre économique, signe de ralliement, que répercuteront à jamais les échos de leurs montagnes: " Il n'y a plus de Laurentides!" Vive le Saguenay! Vive le Lac St-Jean!

19 décembre 1901.

*AU ROYAUME DU LAC
ST-JEAN*

Huit heures a. m., c'est vraiment encore de bonne heure, pour partir, s'installant toute la journée longue, dans un wagon de chemin de fer. Mais en revanche, les émotions pittoresques du départ, ont vite récompensé les amateurs de grande et

belle nature. Voilà que s'ébranle notre convoi avec grincements, choquements de gonds et ferrailles rouillées; que les murs de briques roussâtres de la garre centrale, disparaissent dans une bouffée de charbon. Enfin, nous voilà sortis des faubourgs de la banlieue et maintenant notre locomotive tuyau au vent, file à toute vapeur vers le pays de l'avenir: jadis "domaine de Roi."

Québec, la Jérusalem du progrès économique canadien, la clé du trafic maritime, nous apparaît alors triomphale et embrumée, sous les caresses des lueurs matinales; elle se dresse riante sous les pâles rayons d'un soleil qui perce difficilement les nuages estompant l'horizon gri-

sâtre.

Devant nous s'étend la vallée Laurentienne que bornent au nord, au sud et à l'ouest, collines boisées et mon altiers, couverts, de neige. Ici et là, des bocages, des étendues de forêts, des faisceaux de sapins : véritables, points de repaire à nos yeux éblouis, formant tache sombre sur la plaine blanche. Là-bas, le grand fleuve roule à l'océan d'énormes glaçons, îlots flottant à la dérive, sous la poussée du vent ou du flux et reflux des eaux gelacées. Nous grimpons au flancs des Laurentides qui semblent s'élever et grandir à notre approche ; leurs cimes crenelées, enneigées, inspirent la vue d'un mont Sinaï où se donnera la loi des temps nouveaux.

Les stations, postes anciens de colonisation et de civilisation s'interpellent l'une et l'autre, Ces petits coins de patrie mêlent leurs us et coutumes, leurs souvenirs d'antan, à l'idéal d'une vie fiévreuse, d'un modernisme outré, qui sapent et abattent mes derniers retranchements protecteurs de la nationalité canadienne. C'est *Lorette la Jeune*, avec ces *huronneries* d'hiver et et fabriques à domicile de *raquettes* et *traînes* sauvages. C'est Charlesbourg avec son admirable groupement centralisateur de maisons, en cas d'attaques et surprises de la part d'Indiens, ennemis de la colonie naissante.

Charlesbourg, sous l'ancien et nouveau régime fut un lieu d'excursions et de réjouissances

des gouverneurs et seigneurs de la colonie : fêtes champêtres, dont les ruines d'un château Bigot chantent aux échos laurentiens, les plaisirs et les jeux. C'est St-Raymond, ce village à l'aspect riant et coquet sous leur architecture *native* : maisons, boutiques et moulins, semblent surgir de terre à chaque fois que le train passe, il laisse de nouveaux colons.

Maintenant, nous nous enfonçons dans le royaume de la forêt ; quittant la plaine et la civilisation, nous entrons dans la défilé des montagnes, nouvelles *Alpes canadiennes*. Comme à une représentation cinématographique, devant nous défilent, monts, collines et vallons, de toutes beautés : délicieux coins

de nature, merveilleux paysages. Nous contemplions ravis : ces sites incomparables, ces hauteurs et baises de terre, ces terrassements, ces tranchées, couches naturelles du sol et d'un vaste territoire soumis peut-être pendant des siècles aux irruptions volcaniques ante-diluviennes. A la forme étrange de certains pans de rochers, on croit voir quelque fantastique monstre d'apocalypse. Sous leur parure d'hiver, les flancs boisés des montagnes, les lacs et rivières gelées, empruntent un cachet idyllique d'un pittoresque achevé : à la fois solennel, prodigieux et magnifique. En effet, la majesté brillante et sombre des pins enneigés, dressant leurs têtes orgueilleuses sur le som-

met des collines, saupoudrées, engivrées, ont l'air de défier la hache ou la cognée de leurs ennemis séculaires. Déjà, les petits sentiers au cœur de la forêt indique, les clairances, les profondes trouées que l'esprit colonisateur fait au sein de cette dernière. C'est bien l'ère des défrichements ardu, que rappellent ces terres neuves à peine ésouchées, où l'on mettra le feu à la saison propice. Puis sur ce lopin de terre, nettoyé à la sueur de son front, le noble colon défricheur bâtira sa *campe* en bois rond, et là sous ce rustique toit, hiverneront femme et enfants, l'espérance vivante, en l'avenir! Maintenant sur ce sol de la patrie, ce royaume cultivé, aggrandit, le père

est seigneur et maître dans son domaine déblayé, cultivé à la sueur de son front. Puis viennent la série des grands lacs ! véritables mers intérieures, immenses nappes d'eau prises à la glace vive, au milieu desquelles s'étalent des îlots couverts de sapinares, des bosquets d'épinettes ; l'œil se repose à plaisir sur cette végétation boréale. Entre les collines dénudées, sur lesquelles les grands feux de forêts ont laissé des traces incendiées. Partout sur une longueur de plusieurs miles, ce ne sont que troncs d'arbres blanchis, desséchés, que *corps morts*, gisant aux flancs cendrés des mamelons, au bas dans la vallée dévastée par l'élément destructeur. Quoiqu'il en soit cette

calamité, est à près tout, une facilité de plus offerte au défricheur ; en ce qu'il trouve déjà la terre débarrassée en partie de sa substance boisée, dont le résidu en cendre, constitue une couche d'engrais précieux et propre à la culture, au prochain rendement.

On parle beaucoup, dans le monde des voyageurs, des sites incomparables de la Suisse, des pics enneigés des Alpes et des Pyrénées, des Montagnes Rocheuses mêmes, où la compagnie du Pacifique a établi les plus beaux hôtels du genre "touring club". N'empêche que dans cette région, le long de la ligne du lac St-Jean, on bâtit son nid des châteaux, des villas et splendides hôtels sur des empla

ements merveilleux, admirablement situés, entourés, protégés par la nature montagneuse ; artistement accidentés, ornés, enjolivés, avec des horizons immenses. Ou encore dans un massif de montagnes, des cirques entourés de hautes collines, qui, de leurs sommets blanchis, protègent contre les bourrasques, les grands vents, le groupe d'habitations, rustiques maisonnettes de la cheminée desquelles, s'échappe une doconneuse et serpentante fumée. Ces étendues de terrains ainsi défendus contre les rigueurs de l'Équinoxe, sont les oasis de cette partie de contrée sauvage, où le voyageur, élit avec bonheur domicile ; ayant là pour le distraire du

brouhaha des villes, toute l'impressionnante beauté et le grand silence inspirateur de cette nature incomparable.

Au contact visuel de cette merveilleuse contrée toute belle en son décors hivernal, un grand travail s'opère en vous, une sensation étrange s'empare de tout votre être. Alors sur les altitudes enneigées de cette nouvelle terre promise vous croyez voir, comme autrefois sur la montagne sainte, les traces immortelles des pas des messagers célestes. Nous pauvres humains, n'y pouvons laisser que le souvenir de nos pensées fugitives, assoiffées d'idéal et de bonheur parfait. A contempler ainsi ce grandiose et pittoresque paysage, insensiblement

les heures pas-sent et une à une tombent dans l'infini de notre rêve, puisque nous allons jamais au bout de notre pensée, Toutefois, cette belle journée d'hiver, l'astre du jour tient à la bien finir. Aussi avec un art consommé, des rayons chato-yants de son disque éblouissant, tour à tour : il dore, il incendie, il empourpre la surface immaculée de cette neige scintillante. Au flanc des monts altiers, en ces régions boréales, les grands pins aux rameaux alourdis, courtés, témoins séculaires de ces grandissimes spectacles, assistent impassibles dans leur parure virginal'e à cet auguste et féérique couronnement du jour.

Il fait nuit quand nous arri-

vons à Chambord, jonction d'embranchement pour Chicoutimi, Un temps d'arrêt, puis nous repartons, longeant les rives englacées du grand Lac, sur les bords duquel s'échelonnent les villas et maisonnettes à moitié enfouies dans la neige. Au loin une trainée de lumières pointillent dans l'ombre. Chicoutimi, nous apparaît dans la nuit comme la ville lumière, la Carthage moderne, le dispensaire industriel et commercial de ce vaste pays qui a nom : Le Royaume du Lac St-Jean et Saguenay.

8 déc, 1903.

HURONNERIES D'HIVER!

*“ O guerriers levez-vous.
Couvrez cette campagne
Ombres de mes aïeux ! ”
(Le Dernier Huron.)*

—GARNEAU.

Ainsi que dans un conte, c'était par une fin de journée grise, à la remorque d'une locomotive " boucaneuse " à travers la campagne toute blanche, au pays des Hurons, nous nous laissions emporter. En cette

saison hivernale, rares sont les explorateurs, qui bravent de notre rude climat les ravigotantes intempéries.

Une fois sortis des faubourgs, tout le long de la voie ferrée, s'échelonnent les résidences et maisons de ferme aux toits encapuchonnés, à moitié enfouies sous l'avalanche, à demi perdues dans le brouillard neigeux, véritable tempête ou rafale poudreuse qui souffle du nord-est. Nous sommes au commencement de l'hiver et déjà, plus signe de clôtures, de lignes de divisions de propriétés. C'est une vaste steppe Russe. A travers la vitre du char l'on veut irrésistiblement sonder ces confins brumeux et grisâtres, voir fuir les ombres des aïeux, sur cette campagne blanche.

Là-bas sur la " montée ", les sapins rabougris aux rameaux ployant sous le fardeau de la dernière bordée, ont l'air d'un groupe de " trappeurs " ou " coureurs des bois " qui, sac au dos, rentrent épuisés, harassés à la " campe " après une de ces longues marches ou excursions de chasses, dont ils sont coutumiers.

A mesure que l'on s'enfonçait dans les terres, que l'on s'orientait, que l'on piquait vers le nord, l'horizon visuel se rétrécissait. A la " brunante ", on ne voyait plus grand chose ; au dehors, restait la vision d'un blanc lustral, un blanc conquérant, quasi-éternel. La Jeune Lorette ! annonce, nous crie le serre-frein. Vite débar-

quons. C'est la prosaïque réalité, on perd vite à son contact la vision nébuleuse de "neiges d'antan". A peine avons-nous mis pied à terre, que déjà retentit le réglementaire coup de sifflet du chemin de fer moderne toujours en partance. A notre époque d'industrialisme et commercialisme, absorbant, envahissant, on ne voyage plus : on court, on fend l'air, on franchit des distances incalculables dans le temps de le dire. D'un coup de baguette de la fée électrique, on touche à un point de l'univers à l'autre ; non content de voguer sur les eaux dans de véritables salons flottants, on vole dans les airs, à travers les espaces, au-dessus des nuages. C'est vraiment "féérique" à donner le vertige.

aux plus solides têtes. C'est une espèce de "Chasse galerie" scientifique, qui tient presque du "merveilleux" de la légendaire invention de nos pères, à courts de moyens de communications,

LA "JEUNE LORETTE".

"LE VILLAGE INDIEN",

Nous descendons à la villa "La Huronne" une dépendance propre et riante de la Réserve de Lorette. L'Hotellerie la mieux cotée de St-Ambroise, où l'on loge à pied et à cheval. De là, au cœur même de la tribu Huronne, il n'y a qu'un pas. Celle-ci compte au seuil du XXe siècle encore 448 membres dans notre

belle Province de Québec. “ Groupés comme suit : Sur une étendue de terrains ou limites et dûment assignées “1° La réserve du village de Lorette (30 acres) ; 2° la réserve des “ Quarante arpents” dans le comté de Québec (1,352 acres) ; la réserve de Rocmont, dans le comté de Portneuf (9.600) acres.)” Ce sont les âmes suivantes d’un passé héroïque, nobles enfants de la fille fidèle et courageuse de toute la tribu indienne qui ont pris part à toutes nos guerres et défaites, comme aussi à toutes nos gloires !

Les Hurons d’ordinaire s’occupent peu d’agriculture. Même, il ne serait pas téméraire de dire qu’après de longues années et encore aujourd’hui, leur

principale occupation typique et caractéristique de la race, l'industrie locale, fut la fabrication des raquettes et la confection des mocassins et autres ouvrages de fantaisie; et cela entre les temps libres de la pêche et de la chasse qui toujours les passionnent. Quelquefois servant de guide aux touristes dans leurs excursions sportives, à travers la région du Lac St-Jean: ses forêts, ses lacs, ses rivières, ses chutes et ses rapides, pittoresques beautés de ce domaine du Roi! Cette dernière occupation et précieuse aubaine pour leurs goûts nomades et leurs instincts naturels, joints à celle de la fabrication des canots en écorce; permettent à ces valeureux descendants d'un Kon-

diaronk, de trouver des ressources suffisantes pour vivre à l'aise, échappant par là même à la misère noire."

Cette bourgade Huronne, en cette saison de givre et de frimas, emprunte à la nature un charme poétique et un cachet tout particulier. Cette neige légendaire, cette couche d'une blancheur immaculée, qui tant de fois a recouvert et blanchi cette terre du souvenir; hier comme aujourd'hui elle marque pour eux le nombre des années: "je compte tant de neiges"! disaient-ils en leur symbolique langage.

Ce bloc de maisonnettes enneigées, avec pignons sur la rue principale, semble temporaires bâties en planches, blanchies à la chaux, prêtes à être démon-

tées, quand leurs hôtes plieront bagages, transporteront ailleurs leurs pénates. Ces maisons à lucarnes, elles ont fait place au "Wigwam" antique, où se fumait le calumet de la paix, à la porte duquel brûlait le feu de branches, dont la fumée, montant tout droit dans l'air, prenait le ciel à témoin d'un long règne de paix et de sécurité. A côté des habitations sur des perches étendues, les jaunâtres peaux de chevreuils, attestent que les Vincent, les Picard, etc., cultivent, entretiennent chez eux l'art patriarcal dont ils avaient jadis le monopole. C'est l'industrie héréditaire se perpétuant à travers les âges.

Tout au bout de cet idéal petit village, jolie bourgade

s'élève l'ancienne chapelle, l'intérieur est pieux et modeste, aux murs jaunis par le temps, pendent de vieux tableaux où s'entassent, mille ex-votos ; précieuses reliques des siècles de missions et conversions à la doctrine évangélique. Que de fois pendant l'office divin, ses voûtes n'ont-elles pas retenti des voix, des chants et des hymnes en langue sauvage, harmonieuse et mélancolique ; dialecte psalmodique, que l'on essaye de faire revivre en l'âme enfantine des rejetons de cette race fière, qui ne veut pas mourrir ! Le rév. M. l'abbé Giroux, fait aujourd'hui la desserte de la mission qui a ses prêches et ses retraites à l'approche des grandes solennités religieuses et diocésaines,

MŒURS ET COUTUMES.

Hélas ! à part la couleur du teint, les goûts, mœurs, coutumes et habitudes du sang de la race, qui se perçoivent, se remarquent à chaque pas dans cette Réserve huronne ; qu'est devenue l'historique bourgade ? De ce pittoresque groupement de cabanes " d'écorce " ou " pagans ", à la porte desquelles pendaient les trophées ; sur la devanture desquelles se voyaient dessinées, incrustées, les armes de chacun des chefs de la tribu. Que reste-t-il ?

Que les temps sont changés ! Qu'il y a loin à cette époque ancienne de gloires, de splendeurs et de coutumes nationales ! Quand dans leur bourgade,

ces Hurons assemblés autour de leur chef, le tomahawk en main, faisaient retentir les échos de leur terrible chant de guerre. Et comme si leur âme féroce se dilatait par cet horrible chant, ce cri de mort aux vaincus ; ils terminaient par une danse furibonde, défi porté aux plus vaillantes et sanguinaires nations rivales. Puis la sarabande terminée, chacun de ces guerriers de voler à leur cabane, de s'avancer le visage peint des couleurs les plus propres à effrayer. Alors armés d'arcs, flèches et de cassez-têtes, de se livrer à une série d'exercices athlétiques ou combats simulés, dans lesquels, s'élançant sur un ennemi imaginaire, ils enlevaient les chevelures ou "scal

pes " exposées sur de longues perches rangées à la file. Chaque coup d'adresse et de souplesse étant salués par de véritables hurlements frénétiques, par l'assistance passionnée pour ces sortes de jeux et d'exploits, qui énorgueillissaient les jeunes vainqueurs aux yeux de la nation ; laquelle fondait sur leur valeur, son espoir de survivance dominatrice !

GLORIEUX PASSÉ

Ce soir là, en ce silence de paix et de mystère, qui enveloppait ce village : traditions et souvenirs, tout nous portait à la rêverie évocatrice. Les petites lumières, qui ça et là pointillaient aux fenêtres, se

réflétaient au dehors sur le sol blanchi : âmes errantes des aïeux qui semblaient aussi éclairer la nuit des temps.

A cette époque reculée : les Hurons et Algonquins obéissant à la loi du Grand Manitou, gémissaient sous le joug implacable et fantasmagorique du "mauvais esprit."

Ainsi dans le langage énergique, imagiatif de leur chefs, célèbres dans l'histoire canadienne : quand un grand chef huron frappait le poteau de sa hache, les arbres tremblaient, comme dans les grandes tempêtes et leurs feuilles couvraient le sol ; comme à la voix du manitou, un ouragan terrible est passé sur la forêt. "Vois ce qu'il nous reste à nous, enfants

des bois, de tant de grandeur et et de tant de gloire ! Mais ce qui empêche mes larmes de couler et mon sang de se figer dans mon cœur ; c'est que la robe noire est près de moi et que les français, ces visages pâles, sont mes frères ! ”

“Moravief” vieux, bien vieux, trop vieux, s'écriait jadis : “qu'il avait vu commencer et finir des printemps, se lever et se coucher de nombreuses lunes ! Que de fois n'avons-nous pas brandi le tomahawk et la hache de guerre ! Que de nombreuses incursions, soleil par soleil, faites contre les tribus barbares ou étrangères. Alors, “Le dernier des Hurons”, la tête haute et l'orgueil dans les yeux, relate aux jeunes guerriers, leur

chante les victoires glorieuses de ces fidèles et intrépides alliés, leurs pères. Mais hélas, il pourrait vous dire aussi, les larmes dans les yeux et les sanglots dans la voix, les ruines et et les défaites qui ont presque anéanti la noble race des Hurons. Tout cela, ajoute-t-il en terminant son récit patriotique : c'est l'histoire des premiers hommes qui ont vu naître la première aurore en Canada ; celle aussi des derniers survivants qui verront mourir le dernier soleil !"

LA HURONNE

"Brune et gentille est la Huronne" ! a chanté le poète. En la voyant passer, la fille de ce peuple qui jadis couvrait

ce désert, habitait la forêt d'Amérique; nous avons cru lire dans ses yeux noirs une lueur, un rayon de ce dernier soleil prophétisé. Cette jeune indienne à la démarche fière et indolente, la regardant aller trottinant sur la neige symbolique, jupe courte et chaussée du mocassin; nous pensions "qu'elle avait bien du sang de ses pères, ces guerriers d'autrefois". Que tout en elle: sa figure, sa voix, son teint, son allure, dénotait l'héroïque origine, respirait cette poésie de "nos grands bois."

Ainsi la voyez-vous cette belle et captivante enfant de la nature, cette nymphe laurentienne se baignant avec ses compagnes dans les eaux limpides

d'un lac, où se mirent, se reflètent, comme dans un miroir, le feuillage touffu des grands arbres, qui en bordent la rive et les flocons de nuages épars dans le ciel bleu. Puis au sortir du bain, ses longs et épais cheveux noirs, la couvrant tout entière comme d'un chaste vêtement : don et parure de fée, reine de ces lieux enchanteurs et de cet immense domaine.

Une autre fois, la fille aînée des chefs Indiens, élégamment drapée dans son costume cérémonial, recevra, avec un sourire aimable, un éclair de reconnaissance dans ses yeux noirs, si doux, si vifs, les présents de chasse des beaux guerriers de sa tribu ! Oh ! ton amour, " belle au bois dormant "

qu'il sera grand, pur de tout baiser, célébré, chanté en ton langage harmonieux ! En voyant pour la première fois, l'Européen, " au visage pâle ", un cri de surprise lui échappera : mais adoptant : sa Foi, sa Religion, ses goûts, ses manières ; elle comprendra tout, non sans sacrifier, quelque chose de son naturel, de ses charmes.

LE BOIS SACRÉ

Non loin du légendaire village Indien, en train de se moderniser, se dresse la forêt de sapins aux rameaux alourdis courbés sous l'avalanche de neige qui, des régions éthérées, tombe par flocons légers aux fantaisistes contours, sur le sol canadien.

C'est le bois sacré, le "Tokio" des Hurons. Un sentier tortueux nous y mène.

Dans ce temple hivernal, élevé par la nature aux mânes de ces intrépides guerriers leurs ancêtres, on pénètre en raquettes chaussé du mocassin ; évoquant de toute son âme : le Grand Manitou Chrétien, le Grand Esprit, dont vous êtes l'hôte, en pèlerinage au pays des Sept Nations.

Le soleil, à cette heure du jour, bien haut dans le firmament bleu, de sa lumière bien-faisante à la voûte des mondes, éclairait divinement ce féerique décor.

Comme perdu au sein de cette forêt séculaire et gagné par l'impressionnant silence,

P'éclatante blancheur qui recouvrent et ornent colonnes et tombeaux de ce sanctuaire Indien, c'était à se croire à cent lieues de toute habitation.

Les grands pins de cette forêt, piliers drapés de blanc, de ce temple des morts, dressent contre le ciel leurs têtes pointues. On dirait de symboliques lyres, rendant sous la grande voix du vent des sons plaintifs. Groupés, chargés de la céleste manne, ils semblent sur leurs rameaux porter quelque précieuse dépouille : ce sont les cercueils ou momies des ancêtres, aux arbres suspendus, suivant l'ancienne mode de sépulture indienne, que rappellent ces fantaisistes amoncellements. C'est là qu'ils sont venus

ces Hurons, prendre leur dernier repos terrestre, avant de partir pour le dernier grand voyage au pays d'où l'on ne revient pas!

Ainsi, comme autrefois "dans le bon vieux temps", la tribu indienne, avant de se mettre en route pour quelque expédition, s'assemblait devant la petite chapelle, et là décidait d'avance où l'on irait "jeter le feu" (faire halte autrement dit) soit à Charlesbourg, soit sur les hauteurs de Ste-Foye.

L'ERMITAGE

Comme nous cheminions, ainsi en plein bois, consacré aux "mânes" du souvenir, écartant devant soi branches et

broussailles ; regardant le soleil danser à travers les sapinages enneigées : voici que devant nous, au tournant du sentier, s'ouvre une éclaircie. A voir à l'entrée, les troncs d'arbres sciés, on dirait simplement d'une abattie ; mais des piles de planches neuves indiquent qu'on a bâti ou qu'on est à construire une maisonnette, un cottage ? Nous nous étions pas trompé. En cet endroit idéal d'heureuse paix forestière, en plein sol huron de Lorette, s'élève un "camp", une villa en bois rond, chalet Suisse-américanisé, dernier genre de retraite champêtre en la belle saison. Ce chic et artistique "ermitage" propriété d'un médecin québécois en renom, est bâti sur les

bords d'une petite rivière ; qui, en hiver, se congèle et se couvrant d'une épaisse couche de neige, semble un large ruban, borne naturelle de ce petit domaine. De l'autre côté de la rivière, se dressent d'autres cottages, résidences privées de citadins, hôtes coutumiers de ces bocages embaumés de senteurs résineuses.

LA CHUTE DE LORETTE

Mais voilà qu'au milieu de ces songeries antiques, le bruissement sourd et monotone d'un écoulement d'ondes rageuses frappe notre oreille : c'est la "Chute de Lorette", célèbre cataracte, qui à travers rochers et glaçons enneigés, roule ses

eaux mugissantes. On dirait que la grande voix de la nature a voulu perpétuer à jamais, chanter, redire aux échos d'alentours : ces mémoires d'antan, ces "huronneries", ces scènes simples, naïves et touchantes, de la vie de l'enfant des bois, ces vieilleries d'une ère de barbarie, en l'âge d'or de la civilisation chrétienne.

A droite du magnifique et puissant pouvoir d'eau, se dressent les hautes cheminées et ruines d'ancien moulin, qui semblent prendre le ciel à témoin de leur délabrement, en face du capital industriel et commercial qu'elles représentent. Après ce saut périlleux, l'humble rivière s'écoule, paisible, claire et limpide, entre ses rives

escarpées, boisées, saupondrées de neige. A la clarté blafarde de la lune, à regarder au fond du précipice, à suivre le cours de ces eaux noirâtres dans leur lit rocailleux ; on se dirait transportés sur les bords d'un Styx laurentien, moins la vertu d'invulnérabilité. Tout de même, soit impressions du moment, soit grisement de vapeurs d'eau qui s'en échappent ; ce gonfre béant qui nous parle d'hier, a un attrait, un charme poétique saisissant pour ces âmes qui, tant soit peu effrayées de la réalité présente, veulent se retremper plus fortes et plus vivaces dans le passé historique indigène.

ST-AMBROISE

Entrons maintenant dans l'âge moderne, tout à fait XXe siècle. St-Ambroise est un joli village aux dehors propres, empruntant, lui aussi, sous sa parure de neige, un cachet symbolique de paix et de bonheur rural. Son église paroissiale, puisque tout centre canadien n'existe pas sans elle, est tout à fait contemporaine de ses bonnes œuvres et dans ses formes architecturales, style Roman Byzantin témoigne hautement en faveur de l'artiste de talent, qui en a conçu le plan élaboré.

Dans cet endroit rustique et charmant, où l'ancienneté coudoit la nouveauté, à se

souvenir et à se laisser vivre, on passe de bons moments : il s'y donne de temps à autres de joyeuses parties de plaisirs. Entre autres choses, des représentations dramatiques et musicalès, par le " Cercle St-Louis de Gonzague ", composé d'amateurs de talent et de mérite. Ainsi, le 27 janvier dernier, il y avait sous les auspices hospitalières et fraternelles de ce cercle local ; grande soirée dramatique et musicale, sous le patronage de M. le curé, et sous les auspices de l'honorable Chs Fitzpatrick, sollicitéur général. C'était aussi une œuvre charitable et philanthopique. cette représentation étant donnée pour venir en aide à M. J. C.

Couture, enfant de la paroisse, jeune violoniste d'avenir, qui poursuit en ce moment à Liège (Belgique), ses études musicales avec beaucoup de succès.

Acteurs, actrices et cantatrices ont très bien tenu leur rôle respectifs et rendu avec un rare talent deux pièces difficiles à jouer : " Les jeunes captifs " et " Les Anglais en voyage ", Drame et comédie. Ces messieurs ont alterné, ont varié leurs intonations d'une parfaite diction ; passant du grave au doux, de plaisant au sévère, avec une étonnante facilité.

En somme, brillante et très amusante soirée ! Puissions-nous avoir de pareilles surprises. S'attendrir et rigoler font du bien.

Et comme nous regagnions

chacun notre "chez nous", le cœur tout réjoui de ce théâtral délassement, un autre spectacle féerique, celui-là, se présentait à nos regards éblouis, émerveillés. devant tant de splendeurs :

QUÉBEC LA NUIT !

Quelle magnificence ! C'était bien la Ville Lumière, reflétant dans le ciel sombre ses mille clartés incandescentes. C'était la reine boréale, richement drapée dans son manteau d'hermine, étincelant de pierres, toujours parée comme pour une fête, faisant de la nuit le jour !

Sous l'effet de cette brillante, illumination le fier promontoire et le Bassin Louise

prennent des proportions étranges. L'étincelle électrique, "nouvelle baguette magique" embellit, orne; faubourgs et remparts, que défendent les vieux canons et mortiers braqués sur l'insondable noir.

Comme nous entrons par la "porte du Palais," que gardait nulle sentinelle, longeant les murs sombres de la vieille capitale, regagnant notre logis, dix heures sonnaient à la tour du Parlement. Nous avions l'air d'un groupe d'invités en retard, à qui l'on demandait le mot d'ordre " Qui est-ce qui rentre si tard compagnons de la marionnette ? " C'est surtout à la nuit close, que la cité moderne assiégée par les ombres pacifiques, donne à ses citadins de pareils

régals, tous grands amateurs
d'idéales féeries.

Désormais, entre La Jeune
Lorette et Stadaconé, il y aura
transmission d'âmes héroïques,
en ce beau Canada, pays de la
légende et du souvenir!

31 janvier 1902.

LE ROMAN D'UNE MOUCHE

" Oh, ce n'est rien ! ce n'est qu'une mouche qui volette en l'air ! "

Oui, ce n'est qu'une mouche, mais pour un romanesque, un sentimental même, que de choses me dit cet être alié, qui, soudain se réveille et sort de son long sommeil léthargique.

Cette mouche, en effet, depuis

longtemps, avait chez moi élu domicile. Elle avait, j'en étais sûr, tout l'hiver, vécu prisonnière dans quelque pli de la tapisserie ou dans un recoin du plafond de ma chambrette d'étudiant, idéaliste, écrivain et poète à ses heures. Et voilà qu'au premiers beaux jours ensoleillés, prenant espoir et vie, elle sentait l'irrésistible besoin, d'aller respirer l'air embaumé du printemps, de s'envoler vers de nouveaux horizons, de se griser de lumière et d'espace. La pauvre exilée, je le conçois, avait mille raisons de partir. N'en avait-elle pas assez de cette mansarde où, pendant la froide saison elle s'était tenue blottie sans pouvoir en sortir ? Ces chers artistes ! âmes délites,

natures privilégiées, ces êtres pétris de contradictions, qui peuvent tout et ne peuvent rien ; qui sont tantôt graves en rieurs, tantôt mornes et pensifs, qu'un léger contre-temps abat, qu'un doux sourire fait revivre-

Lorsque dame mouche, eut ainsi bourdonné, chantant sa joie de renaitre, elle se dit sans doute : Je vais voir si rien n'est changé, si tout est bien à sa place, comme au premier jour de mon arrivée. Alors commença une véritable inspection, un "voyage autour de ma chambre." Elle vint d'abord se poser sur mon pupitre, de là sur la couverture de mes livres préférés, classiques ou modernes. Alors sans plus de cérémonie, elle se faufila à travers un fouil-

lis de paperasses noircies d'encre, de vraies pattes de mouches ; la curieuse, de sa minuscule trompe aspirante elle suçait le sens intime, et même de lire entre les lignes. Des biblots intellectuels, la voyageuse en chambre, passe ensuite aux articles meublants. Elle eut l'air de se rappeler mille incidents : joies, espérances, désillusions, cortège habituel de tout homme sur terre. Car n'est-il pas vrai, qu'à tout ce qui nous entoure, nous prêtons l'être, la pensée, la vie ; c'est-à-dire qu'à force de les regarder, ces objets prennent un peu de notre " moi, " suggestif et fortement partie de ce que nous sommes convenus d'appeler notre " fort intérieur. "

Illusions d'optique, erreur

psychologique, me diront les sceptiques, Toujours est-il, que, par ce phénomène de transmissions d'âmes, cette mouche qui volette en l'air, emportera mon idée en somme ; toute une saison de travail et de rêveries, sous son aile transparente.

Pris devant sa persistante intention, bourdonnée des heures à la fenêtrée de ma chambrette, je lui donnai cette liberté ensoleillée vers laquelle aspirait son instinct de mouche captive.

D'abord soit regret de partir, soit frayeur de l'horizon immense, la déserteuse, resta comme figée à la vitre ; mais son éblouissement fut de courte durée ; reprenant ses sens, elle s'envola vers le grand monde éthéré, l'espace infini, cette fois pour

ne plus revenir.

Puisse-t-elle ne jamais révéler à la gente ailée, ses bourdonnantes compagnes: tout ce qu'elle a vu et entendu, en cette saison hivernale, observatrice inconsciente des faits et gestes d'un vieux casanier en rupture „ du monde où l'on s'ennuie. ” Les mouches apprivoisées, dit-on, sont discrètes, et, sachant garder un secret, au *Paradis des Mouches*, obtiennent leur récompense.

15 mai, 1902.

UNE RENCONTRE

*Avec toutes ces voix, l'harmo-
[nieux matin.
S'éveillait en chantant à l'horiz-
[zon lointain.
" BRIZEUX "—*

C'était par un beau matin de septembre, je me rendais à la ville en voiture . Le long de la route poussiéreuse, striée d'ombre et de soleil, pas un souffle,

pas un bruit, à peine quelques sifflotis d'oiseaux, seuls résonnaient en cadence les sabots du cheval sur le pavé pierreux. Au sein de cette belle nature au réveil, les rencontres étaient rares. L'homme, qu'iqu'on en dise, n'est pas un animal égoïste. Aussi je me plaignais un peu d'être seul; de n'avoit pas près de moi, une âme sœur de la mienne, à qui j'ensse pu communiquer mes pensées intimes, naissant de cette joie de vivre qui s'exalait des êtres et des choses.

S'il faut en croire la légende : à certains moments psychologiques, autour de nous voltigeraient une foule de petits esprits ailés, angéliques messagers, attentifs à nos moindres signes,

dévoués à la réalisation de nos plus chers désirs. Je fus ce matin là, leur favori. Comme je me penchais en avant, pour voir s'il me restait encore long de chemin à faire ; j'aperçus marchant devant moi sur le trottoir, une jeune fille qui se rendait sans doute à la ville faire ses emplettes. Elle s'en allait toute seule, libre et indépendante d'allures, humant l'air frais, jouissant comme moi, de cette douce et riante paix épandue sur toute la contrée environnante.—A la voir ainsi coiffée d'un chapeau de paille orné de roses, ses blonds cheveux ondulant sur la nuque, la taille souple moulée dans sa robe de toile couleur sable, on eut dit ; "Perrette" cotillon simple

et souliers plats, s'en allant au marché. ”

Rien de plus pressé, que de lui offrir le plus galamment de monter en voiture, de prendre place à mes côtés. Tout d'abord de la façon la plus gentille, elle déclina l'offre ; pure convenance. J'insistai, elle accepta. Dire les menus propos que nous échangeâmes, tous les sujets furent effleurés : “ glissez, mais n'appuyez pas. ” Que de choses il nous restait encore à se dire, quand nous arrivâmes à la barrière Ste-Foye, point terminus de notre promenade matinale sous les ormeaux qui bordent la route.

Avec cette prestesse et cette élégance innée, ma jolie compagne sauta à terre, sans même

avoir besoin de l'aide de mon bras. De sa main finement gantée, elle m'adressa un gracieux aurevoir, qu'elle souligna d'un joli sourire, s'épanouissant sur ses lèvres roses, qui s'ouvrirent sur une rangée de perles blanches.

Certes, il ne m'en fallait pas tant pour me récompenser d'une simple politesse. C'était l'éclat d'un jour de grâce : "quels sentiments délicats une jeune fille bien élevée ne cache-t-elle pas sous son gant" ! Comme je suis de ceux, qu'un sourire fait revivre et reconcilie avec les rudes exigences de la vie ; j'allai donc aussi moi à mes affaires, le cœur tout en joie, tout rayonnant d'espérances et de chances heureuses.

Mais elle partie, comment la

revoir, la retrouver jamais ? Hélas tout plaisir trop pleinement senti, porte en germe son désapointement : nous avions oublié qu'une chose, c'était de nous dire nos noms.

Depuis cette aventure galante, il m'est souvent arrivé de repasser par le même chemin idéalement parcouru. Chaque fois, songe ou vision, dans le nuage de poussière ensoleillée que soulève les routes de mon cabriolet ; j'ai cru entrevoir la fine silhouette, le délicieux profil de cette pastorale beauté, qui n'a vécu pour moi, " que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin."

De ce rayon de soleil ou de cette fleur, auquel des deux dois-

je être le plus reconnaissant?
C'est la fleur, ma mie, à qui je
garde une place dans mon cœur.

20 Septembre, 1902.

FEUILLE D'AUTOMNE

*O patrie ; o rive natale
Pleine d'harmonieuses voix
Chants étranges, que la*

[rafale

Vous apporte au fond des

[bois,

CREMAZIE,—

Par une de ces journées des
dieux, le soleil brillait au

firmament d'opale, inondait la contrée toute entière de ces rayons bienfaisants. L'air était frais et pur ; les petits oiseaux dans les bosquets d'alentour faisaient entendre leur doux ramage, dont les notes sifflotantes s'harmonisaient avec le léger bruissement des feuilles. On eût dit des soli de fifres ou de hautbois, toute une orchestration sous la ramée, célébrant les divines et rustiques beautés de la nature. Dans la prairie, l'herbe était toute figée, transie, blanche encore du givre de la gelée de la nuit. Des champs de labours, montaient les senteurs de la terre fraîchement remuée. Les clôtures qui s'alignaient dissimulées, sous la ramure touffue d'arbrisseaux, formaient

un rideau de verdure, marquant la ligne de division des propriétés. Dans ce cadre enchanteur, au milieu de ce féérique décors, m'apparus, ce coin de pays natal.

Sur les hauteurs historiques de Sainte Foye au sein de la verdoyante campagne, se dresse l'artistique et jolie Eglise paroissiale; bien assise sur ses bases de granit, elle semble l'arche d'alliance unissant l'Ancien au Nouveau testament. A la voir ainsi entourée de maisonnettes blanches, à demi perdues dans le verdoyant feuillage, ne dirait t'on pas d'une mère, rassemblant ses enfants sous son aile protectrice. De sa flèche à croix d'or, surnommée du biblique coq gaulois, elle domine tout le pays d'alén.

tour; de son clocher ajouré, elle carillonne trois fois le jour aux échos laurentiens, l'Angelique et mariale prière :

*" Et que sonnent les angelus roses
[et noirs
En attendant l'assomption dans
[la lumière. "*

Sur la surface lisse de son dôme, viennent tour à tour se refléter, comme jadis sur le bouclier des Croisés guerroyant en Terre Sainte; les pâles claretés de l'aube, les lueurs rougeâtres du soleil couchant, les rayons argentés de la reine des nuits à son zénith. Symbolisant les bénédictions régénératrices qu'elle verse sur la tête des humains, à leur entrée dans le monde, et les onctions saintes, dont elle les marque au soir de leur vie, avant qu'ils tombent

dans l'éternité.

Mais si splendides et si riche que soit le temple élevé par la main des hommes au Tout Puissant, mille fois plus beau encore est celui de la Nature ; ces merveilles redisent la gloire du Très Haut, Créateur des mondes visibles et invisibles. O mortels humains que de beautés en votre nom ! Tous les hommes sont frères ! Nous sommes tous solidaires en cette hiérarchie divine et humaine des êtres, unis dans l'universelle harmonie des choses qui nous entourent et forment notre monde social.

De même qu'au bord de l'immense horizon flottent les masses de nuages, rasant de leurs formes vaporeuses et griseâtre la crête serpentante des Lauren-

tides; ainsi dans nos jeunes cerveaux, flottent à l'horizon de nos vies, des pensées indécises, des désirs à peine formés : tout nous reste encore à créer. Conquerrons l'univers, par la force de notre génie inventif, sans oublier jamais la main du Créateur. Canadiens : " faites servir vos vies ! "

A contempler ce double et triple renfort de montagnes, aux flancs boisés, qui exhibent avec étonnement, la brillante fantaisie, l'infini variété du coloris de notre feuillage d'automne : cela nous semble, comme un gigantesque ruban multicolore, déroulant à perte de vue, sous les doigts magiques d'une bonne fée, toutes les richesses de son fuseau.

*“ Ces grands monts hautains et
[superbes,
Nous gardent du siècle brutal,
Et le profond amour du sol natal
Vient à nous à travers les ar-
[bres.”*

Sous l'atteinte meurtrières des hâtives jelées, nos bois brillants s'assombriront ; les belles teintes de cette gamme en couleur s'effaceront ; les pics altiers qui se perdent dans les nues, se couvriront de neige quasi-éternelles, reflétant du lever au coucher du soleil les beaux effets de la céleste lumière. Or ces grands monts enneigés, dont les sommets s'illuminent ainsi de radiuses et miroitantes claretés soiaires ; ne ressemblent-ils pas à ces larges fronts immaculés, aux tempes dépouillées qu'une geniale idée fondaine

EN VILLEGIATURE

Kamouraska : "séjour-rempli de charmes." Que de bons moments, cette plage en vogue, ne rappelle-t'elle pas à plus d'un citadin en quête d'air et d'espace. Durant la belle saison ; tous les samedis nombre d'excursionnistes, débarquent à St-Pascal, en route pour la place d'eau tant

vantée. Quel délicieux et charmant accueil ! A la gare, un essain de jolis minois saluent d'une bordée de sourires, l'arrivée en ces parages enchanteurs, de parents, d'amis, et de connaissances, s'accordant par semaine, un dimanche de repos bien gagné. En un rien de temps les voitures disponibles : calèche et *barrouches* sont occupées. A peine avons nous traversé le joli village, dégringolé à fond de train, les premières côtes, que déjà l'on hume à pleins poumons, les bouffées d'air salin, principe renovateur des santés débiles qui sous les caresses ensoleillées bénéficient de la cure miraculeuse. Au loin dans la clareté crépusculaire nous apparaissent les sommets dénudés

des îles, " aux Corneilles et Brulée " : pareils à quelques monstres marins échoués sur la grève aux senteurs poissonneuses. Chacun de se loger a bonne enseigne. Kamouraska, est toujours le même. Il ne change pas. Avec son église vieux genre, tout auprès la porte du cimetière où tout fini; sa double rangée de maisons de pensions, renommées pour leurs bons fricots et matelottes à la canadiennes, sa place publique où jadis nos recrues en habit rouge faisaient l'exercise militaire.

L'hospitalité est telle, que l'on nous donne pas le temps de souper, l'on vous introduit sans cérémonies, a la brillant et pétulante compagnie du " *Mikado*, " où la saison bat son

plein. C'est le rendez-vous à la veillée de la jeunesse bruyante et ricaneuse du canton et des alentours. La jolie maison campagnarde, pavoisée, décorée de mousse et de verdure, regorge de monde. Sur le parquet ciré d'une chambre spacieuse et bien éclairée, transformée en salle de bal, évoluent les jeunes couples aux accords rythmés d'une valse tournoyante.

Pendant deux heures consécutives, c'est un frou frou de soieries, de dentelles et mousselines, léger bruissement que domine les ris et éclats de voix des danseurs et danseuses, que bercent une musique entraînante. Sous l'œil de dignes matrones, cavaliers et blondes, à cette sauterie improvisée, s'en donnent à cœur joie.

Ainsi chapronnant à la ronde leurs aînées, à leurs *débuts* ces bonnes mamans, sont-elles toutes heureuses de retrouver dans la beauté, l'élégance native de leurs filles, tous les traits séduisants de leur première jeunesse, de leurs conquêtes amoureuses : Souvenirs du jeune âge !” Aussi tendrement éprises de ces images d'elles-même, orgueilleuses de leurs triomphes précoces, elles épient leurs moindres gestes, s'extasient devant ces grâces et ces charmes irrésistibles transmis à leur descendance. Oh ! les mères, comme elles sont conscientes de ces petits succès de salon, qui leur rappellent :

“ *Nos jeunes amours, nos amours*
[*les plus belles,*

*Nos amours de quinze ans reflé-
[riront toujours !]*

Si ces dames se "*souvenaient*," elles cancaniaient aussi : Dieu sait, si les potins allaient leur train dans le meilleur des mondes.

Ce soir là, pendant qu'au dedans, l'on causait, dan-sait, à qui mieux mieux ; au dehors, la lune brillait au firmament criblée d'étoiles, inondant la pleine et l'eau de ces pâles rayons. Par intervalles d'épais nuages voilaient, interceptaient ces claretés chatoyantes ; mais bientôt, l'astre de la nuit sortant victorieux, transperçait la nuée de son disque éblouissant ; semblable à ces pensées sombres qui parfois obscurcissent nos plus pures joies, et que dissipent un in-

mortel rayon d'espoir. Dans nos vies, rares sont les ciels sans nuages : nos rires ne viennent-ils pas à travers les larmes ?

Oh ! ces nuits d'été, calmes et sereines ! Quelle magie, quelle puissance, elles exercent sur nos âmes éprises d'audelà, de rêves et d'infini. En leur symbolique merveilleuse beauté, elles nous charment, nous relient jusqu'au plus profond de l'être. A ce silence impressionnant qui enveloppe toutes choses, l'on croit entendre passer sur le monde ce souffle prophétique :

*" Et sur chaque village et sur
[chaque cité,
A frémi ce grand souffle ailé
[d'humanité ! "*

La terre endormie, les cieux qui s'illuminent, ces mobiles scintillantes constellations, ces

étoiles filantes (larmes de St-Pierre à qui l'on fait des souhaits), les objets autour de vous qui prennent à la faveur des ténèbres des formes fantastiques : c'est un nouveau conte des " Mille et une nuits. Notre pauvre imagination se perd à interroger, ces mondes lumineux qui depuis tant de siècles peuplent les espaces : à contempler l'ordre merveilleux l'accord parfait des soleils maintenus dans leurs orbites ; à sonder ces régions aériennes par delà les nuages, d'où rayonne la Puissance Créatrice qui en règle les immuables révolutions. En vain s'extasie t'on en de chimériques visions, l'on sent que de tout notre poids nous tenons à la terre: " enfants que

le mystère écrase.”

Le lendemain matin à marée haute, nous étions sur la grève. Cette chère grève rocailleuse, où nous jouions tout enfant, sous l'œil d'une bonne, à la vigilance de laquelle nous échappions parfois. Nous nous revoyions nus pieds sautant de rocher en rocher ; pêchant calimacons et crabes armé d'une d'une pelle et d'un petit bocal de bois ; barbotant des heures de temps dans l'eau ; lançant des cris de joie à chaque capture que nous faisons de ces animalcules. O l'heureux temps ! comme on est fier de la retrouver cette grève d'antan : avec ses “crans” chauffés au soleil, ses galets, ses cailloux ronds, ses varechs glissants, ses mâres, ses flaques d'eau atédie.

Rien n'est changé, il n'y a que nous qui avons changé un *brin*, pour employer un terme de marine.

Aujourd'hui devant ce spectacle familial, jeune encore, nous restons songeur. Au temps de jadis, nous ne *pensions* pas et c'est ce qui faisait notre joie naïve. Au souffle de la brise saline, au clapotement rythmique de la vague, qui déferle écumante à nos pieds, nous arrivent maintenant le souvenir de choses vécues; étapes par étapes nous remontions le cours des années écoulées. A peine guéri de ce caprice enfantin de flânerie sur la plage: ces rochers aux formes abruptes, poli- par eaux de la marée montante et descendante, nous parlent d'hier,

Évoquent tout un monde que nous avons voulu revivre. C'est un retour sur le passé qui ne reviendra plus!

Mais allons, il faut aussi être de son âge, de son temps : c'est tout un art paraît-il.

Au beaux jours d'été, toute une population, gens de tous âges et toutes conditions, chaque année à date fixe, sur ces rivages hospitaliers, viennent fénéantiser s'impreigner l'âme, s'emplir l'œil de l'âpre et sauvage grandeur de ces scènes maritimes ; aspirant à plein poumons les effluves et les senteurs des algues marines, des ajoncs et des varêhs luisant au soleil de juillet.

Au nombre des habitués de la plage laurentienne, nous fimes cet été là, l'heureuse rencontre

de Mde X. . . . une personne charmante, une de ces natures à la fois sympathiques et concentrées qui passent incomprises dans la vie. Comme certaines fleurs rares, qui n'attendent que le rayon de soleil pour s'épanouir, exhaler tout leur subtil parfum ; ainsi n'attendent-elles qu'un bon mot pour sourire, prêter leur confiante amitié. Nous la voyons encore grande, d'une taille svelte, élégamment drapée dans une robe de toile blanche, la démarche lente, un peu alanguie de ces belles orientales, se dirigeant vers la grève sa promenade favorite, accompagnée de ses deux enfants. Coiffée d'un chapeau de grosse paille à voilette. Le teint hâlé par le soleil et la brise saline, d'une

sensibilité nerveuse qu'activait la lecture de romans exotiques, elle passait de longues heures sur la grève, en compagnie de ses deux gentilles fillettes, deux têtes blonde et brune, qui non loin d'elle prenaient leur joyeux ébats. Ainsi que Calypso sur son île d'Ogygie, peuplée de nymphes et de déesses, assise sur les rochers l'ombrelle à l'épaule, elle peuplait le rivage de ses pensées ; laissant errer son regard sur la crête des vagues, elle tombait en d'interminables rêveries, d'où pouvait seul la tirer le cri perçant d'une de ces petites gamines, lui faisant part de quelque capture ou prise merveilleuse.

Nous comprimes alors, que nous étions en face : d'une de ces

énigmes vivantes, d'un grand désir inassouvi, d'un éternel secret d'âme que gardaient ses lèvres closes et demi souriantes. Oh! pour ces cœurs blessés :

*" Qu'il faut d'attention délicates
Pour penser les trop douloureuses
[blessures
Qu'on s'est faites à trop penser ! "*

Au cours de la saison des eaux, ce ne sont entre temps libres qu'excursions, pic-niques et parties du plaisirs : à la Pointe aux Orignaux ou quai St-Denis, au Cap Taché, à l'île aux Corneilles, à la Rivière du Loup ou autres endroits pittoresques très achalandés. Au jour fixé, à l'heure dite, stationnent devant l'hotel Blais, des grandes voitures ou expresses ; dans lesquelles prennent place une trentaine d'invités, jeunes gens et

jeunes filles qu'accompagnent de charmantes et souriantes dames chaperonnes. Tout le long de la route, se ne sont que gais propos et fines réparties, couplets de chansons en chœur, dont s'amuse fort toute la ricaneuse compagnie, mise en goût par la bonne humeur des camarades exposés au feu roulant des saillies et taquineries que l'on se décoche de part et d'autres avec un sans gêne et une gouaillerie gauloise.

Arrivés à l'endroit choisi, tous de sauter à terre, d'aller les uns à la reconnaissance, les autres d'aider à la préparation du festin champêtre. Un feu de branches sèches est allumé, flambe à travers une épaisse boucane. Dans la poêle

rouge, crêpes sont tournées et omelettes sont brassées "à la bonne franquette." En ces rustiques lieux pleins de poésie et de fraîcheur, les paniers sont vidés, la nappe est dressée sur l'herbette.

Alors tous les joyeux convives attablés mis en appétit par la longue course à travers l'odorante et verdoyante campagne, de faire honneur aux mets succulents. L'estomac satisfait, l'on s'éternise en flâneries sous les ormeaux, aux abords de la grève sur les rochers ; ou encore l'on organise des jeux, aux quels prennent part les plus agiles et plus gaillards de la bande. Hélas le temps passe là comme ailleurs ; il faut partir, plier bagage. Le retour n'est pas moins gai, le

répertoire de chansons étant inépuisable.

Quand à la brumante, nous entrons au village plongé dans le calme et la paix du soir, quelques lumières pointillent aux fenêtres closes, tout s'enveloppe d'ombres et de mystères. Nous avons l'air de faire invasion dans un pays conquis d'avance, par l'heureuse animation, l'esprit de renouveau que lui apporte chaque année, ces légions d'étrangers, de touristes en quête d'air et d'horizon. Le climat, la grève, les bains d'eau salée, la modicité de vie, font le charme de cette région hospitalière : d'aspect, de mœurs et de coutumes si canadiennes.

15 juillet 1902.

UNE DESCENTE
▲
L'ISLE D'ORLEANS
—

De sur la terrasse Dufferin, à contempler souvent les hauteurs boisées de l'Île d'Orléans peuplée de légendes, ne vous semble-t-il pas, qu'elle exerce sur vous un effet attirant et quasi magnétique. Nous étions en hiver, la saison propice aux courses et promenades fantastiques, à la recherche des vieilles histoires, ces reliques d'un autre âge de bonhomie et de joviale gaiété,

Un jour donc, n'y tenant plus nous partîmes pour le pays du *merveilleux*. Non sans avoir donné rendez-vous chez Lemelin, la taverne urbaine "des sorciers de l'île", à un nommé Gendault, brave cultivateur de St-Pierre. Nous prîmes place avec notre bon luron, dans une traîne à bois, attelée d'un cheval noir, au crin tout cassé d'avoir été tressé par les "lutins". Ça commençait bien. Dans un temps de galop, nous fûmes sur le pont.

De se voir ainsi tout à coup, transporté au milieu de ce fleuve de glace, l'on se serait cru en route pour le pôle Nord. Nous filions grand train, c'est à peine si nous sentions les "cahots"; ici de là, quelques sourds cra-

quements se produisaient sous notre traîneau, nous rappelant le satané tic-tac du père Michel, lors de sa mystérieuse rencontre face à face avec "la Corriveau,"

Comme nous suivions le chemin balisé, passant à travers les blocs de glaces et bourguignons juxtaposés, entassés les uns sur les autres, la figure fouettée par l'air vif et la grande brise qui soufflait du large, un spectacle grandiose se presenta à nos regards.

A cette heure du jour, le soleil couchant empourprait l'horizon, de son grand disque enflammé, projetait sur la vaste steppe enneigée une lueur rougeâtre. C'était à se croire au milieu des ruines d'une de ces illustres cités d'O-

rient, des débris de monuments, morceaux de marbres antiques, dont la transparence granitique, aurait gardé quelque chose de la couleur de chair et d'os, des générations qui ont vécu et passé là. Sous cette réverbération solaire, les fenêtres des maisons et des édifices publics, flamboyaient, réfléchissaient mille claretés incendiaires. On eut dit un immense feu de bengale, enveloppant l'historique promontoire, au flanc et sommet duquel se dressait la vieille capitale, la ville XXe siècle.

Avant d'atterrir sur l'île, nous jetâmes un dernier coup d'œil sur Québec. Déjà pointillaient dans le lointain, ses lumières électriques, com-

me si la ville ancienne modernisée, fidèle à la consigne du progrès, n'eut pas voulu se laisser surprendre par les ombres de la nuit : "De la lumière, toujours de la lumière !

Nous voilà montant les côtes, gravissant la falaise boisée de la fameuse Ile d'Orléans, dite "Bacchus" : à cause de la quantité de vignes sauvages qui jadis croissent sur les bords." Suivant la chronique, le Duc d'Orléans lui aurait donné son nom, perpétuant ainsi sa mémoire d'outre-mer.

Nous traversons un coin du village de Ste-Pétronille, dont la modeste église domine les hauteurs ; tandis que sur la grève s'échelonnent les cottages et résidences d'été du bout de l'Ile, avec son hôtel

et son parc en vogue durant la belle saison.

“ A un mille de la pointe, d'après les racontars, se trouve sur la terre de M. A. Ferland, un objet de curiosité naturelle, qui a nom “le pied de S-Roch. C'est un gros rocher au milieu d'un champ sur lequel, on remarque l'empreinte du pied d'un homme qui court dans la direction Nord-Est et Sud-Ouest ; on distingue aussi les pistes d'un chien qui court dans la même direction ; ainsi que les marques visibles d'une canne sur laquelle se serait appuyé un passant mystérieux ; que la légende à immortalisé sous le nom : “de St-Roch et son chien.”

CHEZ LES SORCIERS.

Nous cheminions donc gaiement, moi plongé dans mes rêveries fantastiques, écoutant d'une oreille distraite la longue jasse de mon compagnon de route. "Icité on est dans St-Pierre, en plein pays des "sorciers", me dit-il d'un rire narquois.

En effet pendant que nous nous entretenions de choses ancestrales, leur légendaire refrain semblait resonner à mes oreilles :

" Dansons à l'entour

Toure-loure

Dansons à l'entour ! "

" Regardez, continuait-il, voyez vous là-bas sur le bord de la côte cette vieille maison en pierre

c'est là, qu'on disait la messe, l'année du siège (1759) de Québec, par Wolfe; durant lequel tout fut mis à feu et à sang sur l'île, les habitants s'enfuirent dans les bois du nord.

Pendant qu'avec force gestes, mon homme pérorait sur les horreurs du siège; dans le pénombre se profilait la silhouette de pierre de l'église paroissiale, avec son clocher pointu, semblant prendre à témoin le ciel, d'un long règne de paix, et de prospérité. Chaque côte du chemin balisé, se rangeaient les propres maisons à moitié enfouies dans la neige, dont les pignons surmontés de cheminées vieillottes, nous souhaitaient la bienvenue au pays de la légende.

Quelques minutes plus tard nous débarquions devant la porte d'une vraie maison canadienne, avec ses murs épais blanchis à la chaux, son toit goudronné, ses contrevents verts. "Par exemple ici, c'est chez nous me dit son propriétaire, d'un air bienveillant, où se mêlait la fierté satisfaite de se retrouver chez lui. Le cheval d'instinct, guides balantes sur le dos, gagna l'étable, où l'attendait sa ration de foin.

Nous étions attendus. En effet, la femme entourée de ses petits enfants était sur le devant de la porte, nous faisant avec un bon et franc sourire, le meilleur accueil sous son toit hospitalier.

Nous fîmes vite connaissance

avec le reste de la famille ; une sœur, un frère, une vieille tante, qui assise au fond de la salle filait silencieuse son rouet, comme au bon vieux temps. "Faites comme si vous étiez chez-vous, me dit la mère ; vous savez il n'y a pas de gêne." Mis à l'aise par ses bonnes paroles, nous nous atablâmes pour souper. L'appetit aiguisé par cette longue course au grand air, nous fîmes honneur au frugale menu se composant entre autre plats du pays : d'un succulent fromage raffiné, dont le goût et l'arôme prisé des gourmets, est célèbre dans toute la contrée. On songerait même à l'exporter sur le marché américain et européen, qu'elle aubaine pour les "bonnes fourchettes" de là-bas !

LA VEILLÉE

Comme nous sortions de table, on frappa à la porte. Entrez, entrez, dit le maître de séans d'une voix forte. C'était un voisin, qui venait faire son petit tour. J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il en prenant une chaise et s'asseyant près du poêle. On peut tirer une touche ? chargea sa pipe dans une blague de loup marin, fit craquer une allumette: Eh ben qu'elles nouvelles en ville.

« Apparence qu'il y a de 'a picote aussi par chez vous; Elle est maline cette année. Par icite, elle fait le tour des familles, faut que tous y passent. On placarde les maisons, c'est pas

tout le monde qui aime ça ; c'est à qui se déclarerait pas au Conseil. Changement de propos la guerre d'Afrique, ça continue-t-il, ça dure t'il toujours. Il en a péri du monde hein, c'est quasiment pas croyable. On dit qu'à la Chambre, la cession est commencée. Ils vont en brassés bien des affaires ?"

Puis des choses d'actualités nous passâmes aux "anciennetés", contes et légendes du pays. Croyez-vous à ça vous, aux histoires de "lutins" de loup garous et fi-follets ? Une fois, il y de ça ben des années, c'était un petit jeune homme, qui n'avait pas fret aux yeux, il allait bûcher au bois, il voyait un animal en forme de bœuf, rodait autour de lui. D'abord il n'en

fit pas de cas. A la fin, ça l'en-
nuyait ; toujours qu'un bon jour,
v'la qu'il se fâche et lui donne
un coup de hâche, lui fend la
tête. Labête fut changée en hom-
me du coup, me croyez-vous ça
s'adonnait, que c'était quelqu'un
de par chez eux, qui lui fit pro-
mettre de ne jamais le déclarer.

“ Des loups garous j'en ai
jamais vu, mais des fifolets a ça
par exemple, j'en ai vu rôder
sur les clôtures ; j'en ai délivré
avec mon animelle de couteau
planté sur les piquet-. D'ancuns
disent que se sont des âmes
qui viennent expier leurs péché
sur terre ou demander des
prières.. D'autres prétendent
que ce sont comme des manières
de gazes, qui sortent de terre
en langue de feu.”

Pendant qu'il parlait, nous examinions notre conteur. C'était un petit homme courtaud, au teint brun, aux yeux pétillants d'intelligence, aux cheveux noirs et crépus, la barbe en brousse, une figure énergique : somme toute un vrai type de sorcier.

Chemise de laine, blouse d'étoffe grise, et bottes sauvages, composaient son accoutrement. Le dos encanté sur sa chaise, les pieds appuyés sur les barreaux, il ent passé la nuit, à conter des histoires. Somme toute : un jaseur de première force un diable d'homme, un chef, un meneur infatigable en temps d'élections, un chaud partisan quoi, ponctuel à tout les "parlements". Avec

ça, bon cœur et bonne tête. Il s'appelle : " Avila " de son petit nom, si jamais vous faites sa connaissance, vous nous en direz des nouvelles.

Sur les neuf heures et demi notre veilleux, prit congé de nous, en nous souhaitant le bonsoir. Il n'avait pas loin à aller, il restait le deuxième voisin de là. Lorsque la porte se fut fermée derrière lui, nous le regardâmes s'éloigner à la vite transie, tout surpris de ne pas voir fondre la neige sous ses pas. Nous ne vîmes que son ombre projetée sur la nappe blanche, tourner le coin de la maison.

Mais en revanche nous pûmes à loisir contempler le beau clair de lune.

Phébée en son plein, montait

radiouse dans le ciel d'un bleu très pur, éclipsant les étoiles de son éblouissante lumière ; inondant de ses rayons les bois, la plaine nimbant tout le pays d'alentours.

Sous l'effet de cette clareté chatoyante, les vastes champs enneigés, recouvert d'une mince couche de glace, s'endiamentaient, scintillaient en myriades de prismes ; faisant miroiter aux regards des humains, les incalculables richesses, trésors inépuisables de cette féerie nocturne.

Au sein de cette glaciale nature pas un bruit, pas un son, un grand silence enveloppait ces steppes endormies. Et comme fond de tableau, la forêt séculaire, qui se dresse dans sa sombreur : asile des génies mer-

veilleux, qui hantent à cette heure solennelle ces immenses solitudes, rodent aux abords de nos grands bois.

Ces vieux pins sous leur ramure blanchissante restent toujours debouts ; semblables à ces vieux guerriers gaulois à grisonnante chevelure, dormant sous leur armure pour être toujours prêts à combattre, ils poursuivent sur la terre canadienne leur mission décorative. En toute saison sous la rafale du vent dans leurs faites, gigantesque lyres, ils nous psalmodient les douces cantilènes du passé, nous rappelant les devoirs du présent, ils nous inspirent la confiance en l'avenir. "La nature a dit: Emerson, demande qu'on la défriche." Défrichons artis-

tement la nôtre, c'est le secret de la grandeur nationale. Quelles poétiques jouissances, elle réserve à quiconques se penche sur elle avec amour!

.....*Oh nature!*
principe âme de tout, dans les
plus beaux livres.

Ile d'Orléans, Février 1902.

endant des vieux Gaulois, tes aïeux et les nôtres, de cette race qui ne veut pas mourir!

Depuis longtemps déjà, comme tous les vrais poètes épris d'idéal et d'infini, d'espace et d'inconnu, vers de lointains rivages, ta grande âme sur l'aile des Muses héroïques se sentait emportée. Lorsqu'accomplissant ta patriotique mission, tu chantais aux accords harmonieux de la lyre pastorale, ta terre bretonnante; lorsque passant par les villes, les bourgs et les villages, de chaumières en chaumières, tu entonnais tes strophes sonores et vibrantes: tous, jeunes et vieux, étaient suspendus à tes lèvres, les cœurs battaient à l'unisson. Mais quand tu parlas de partir

pour le Nouveau monde, d'aller par de là les mers jeter la semence de la bonne parole, l'on traita de chimérique, de téméraire, ton noble projet en te représentant les difficultés sans nombre d'une pareille entreprise.

A toutes les conjectures tu répondais : Bah !

*" La mer est méchante,
J'aime, je crois et je chante."*

Oui je veux aller voir cette Nouvelle France, celle de là bas, où jadis mes pères répandirent le plus pur de leur sang.

D'ailleurs, n'avais-tu pas pour te soutenir, stimuler ton courage, l'exemple même de Cartier le hardi malouin, et tout près sur la grève une barque de France, voguant vers de lointains rivages.

Un jour vint où tu pus enfin réaliser ce rêve d'ardente jeunesse ; mettant alors le cap vers la Bonne Espérance, tu cinglas de vers l'Amérique du Nord.

Au départ, les grands parents peut-être t'ont-ils dits : tu t'en vas au Canada, dis nous bien, si tous les Canadiens se souviennent encore des gars de Cornouailles. Et toi-même debout sur le gaillard d'avant, les yeux fixés sur l'horizon, cherchant la bleuâtre ligne de terre du Nouveau Monde, soupçonnais-tu de pouvoir, au grand jour du soleil de liberté, entonner tes chansons de "chez nous ?"

Ces immortelles chansons que tu chantes de toute ton âme lyrique, nous sont déjà familières. Elles résonnent à nos oreil-

les comme de doux et pieux motets, rythmés sur de vieux airs, des airs connus, entonnés aux jours de fêtes, turlutés en nos longues soirées d'hiver. "La Pimpolaise qui t'attend au pays Breton!" n'est-elle pas proche parente de "la Canadienne aux jolis yeux doux, si doux! D'ailleurs ces guerzs et ces sônes, douces cantilènes du passé, que module à son enfant, la femme du pêcheur, assise sur la grève, où vient mourir en un ourlet d'argent la vague murmurante et rythmique; ne rappellent-ils pas à nos cœurs restés français toute une épopée: l'histoire de la Bretagne Canadienne.

Oui salut à toi!

Kébec, du haut de son fier promontoire, que commande son

imprenable citadelle, te souhaite la bienvenue? Champlain d'héroïque et valeureuse mémoire, de son artistique piedestal, chapeau bas, t'ouvre toutes grandes les portes de la ville ancienne ceinturée de ramparts, défendue par de vieux bronzes, sur lesquels jadis le troupiér canadien disait à son fils qui y montait la garde.

“ DIS-MOI MON FILS LES FRANÇAIS NE REVIENDRONT-ILS JAMAIS? Ils sont revenus! Puisque tu es venu en leur nom, te faisant l'écho de leurs plus beaux sentiments, à l'égard de leurs cousins d'outre mer,

Des fenêtres du Château Frontenac, élevé sur l'emplacement même du vieux fort St-Louis, ton œil habitué aux vastes hori-

zous, à l'immensité bleuâtre de la mer, contemple ravi un inoubliable et magnifique panorama laurentien.

Ici comme en Bretagne "les pierres parlent:" chaque pas que tu fais dans l'antique et vénérable cité, reveille un souvenir dormant sous la poussière des temps.

Au fronton même de la porte d'entrée de ton hotel moyennageux, se voit incrustée, une pierre en date de 1647, aux armes des chevaliers de Malte, ces héros des vieux âges de foi et de prières. Aux abords de la spacieuse terrasse Dufferin, dans le jardin du Fort, s'élève un obélisque; de son aiguille dominant la tête des grands arbres, elle célèbre les noms

de Wolfe et de Montcalm, gravés en lettre d'or sur la pierre: deux généraux, deux illustres guerriers, "que la commune renommée, consacra dans une même mort glorieuse."

Maintenant traversant les faubourgs, sortant des limites de la ville ancienne, à l'embouchure des rivières St-Charles et Lairet, devant toi ô barde, t'apparaîtra les bras tendus, la symbolique croix de Jacques Cartier aux armes de France:

Ils pliaient les genoux en abordant le
[rivage,
Au ciel adressant leurs hommages
Plantaient le drapeau blanc,
A côté de la croix !

Dans la même enceinte sur ce sol béni, s'élève le monument des Pères Jogues, Brebœuf et L'Alemant, premiers martyrs

du Canada: ces héros de la Foi chrétienne, ces humbles religieux qui ont prié, évangélisé, sacrifié leur vie pour Dieu et la Patrie.

Un autre trophé de gloire militaire parlera à ton cœur de soldat. Là bas sur les plaines d'Abraham, se dresse le monument des Braves de (1759) tombés au champ d'honneur. En cette mémorable journée l'immortel Lévis, après avoir d'un éclair de son épée victorieuse sauvé les débris de l'armée française d'une humiliante capitulation; la brisa de dépit en voyant que tout espoir de vaincre " quand même " était perdu. La statue de bronze qui le surmonte, (gracieux don Napoléonien) d'unemain tenant une lance, de

l'autre fièrement appuyée sur son bouclier, elle incline légèrement sa tête couronnée de lauriers, puis enveloppe d'un regard triste et doux les soldats morts pour la patrie. Bellone confiante en l'immortel avenir, d'un sourire ineffable, promet une glorieuse récompense, à ceux-là, qui aux jours de vaillance et de luttes sanglantes, sauvèrent l'honneur du drapeau.

Pour terminer ce pèlerinage historique, tu iras t'agenouiller sur les dalles de bois de la symbolique et pieuse Eglise de Notre Dame des Victoires, qui en deux circonstances mémorables, sauva la petite colonie naissante. Et là, prosterné dans le temple miraculeux, devant l'autel forteresse orné d'exvotos, de toute ton

âme d'apôtre tu feras des vœux
pour la paix et le bonheur de ta
belle patrie.

*" O France ! douce France ! ô
[ma France bénie
Rien n'épuisera donc la force de
[ton génie
Terre du devouement de l'honneur
[de la foi
Il ne faut donc jamais désespéré
[de toi
Puisque malgré les jours de dé-
[serts et de misère
Tu trouves de grands cœurs quand
[c'est nécessaire, "*

" Grand Dieu sauve la France !

Si jamais en des jours de mal-
heur, d'épais et sombres nuages,
nous dérobaient la clareté
trambotante des étoiles au fir-
mament de notre avenir national;
alors tous les Canadiens unis
comme des frères; retirés au for-
de leur conscience, plantant la
croix sur le calvaire de leurs

3103101111
101110-11112

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Le drapeau canadien	9
Visions québécoises	23
Beaupré	36
Echos québécois	43
Nos morts	50
En pays de Beauce	61
II. Dans l'intérieur	68
La grand'messe	76
Promenade	79
A la veillée	80
Le départ	82
III. Scènes et mœurs canadiennes	84
Hommes d'avenir	88
Nos rivières	88

	PAGES
Au royaume du lac St-Jean et Saguenay-Chicoutimi.	96
Au royaume du lac St-Jean	113
Huronneries d'hiver.	126
La Jeune Lorette, le vil- lage Indien.....	130
Mœurs et coutumes.....	136
Glorieux passé.....	138
La huronne.....	141
Le bois sacré.....	144
L'ermitage.....	147
La chute de Lorette.....	149
St-Ambroise.....	152
Québec la nuit.....	155
Le Roman d'une mouche..	158
Une rencontre.....	164
Feuille d'automne.....	171
En villégiature.....	179
Une descente à l'île de Gr- léans.....	196
Chez les sorciers.....	202
La veillée.....	206
Salut à Botrel.....	214

BNQ



000 294 561